Victor Serge

Littérature & révolution

Réédition d'un classique des années trente • Condition de l'écrivain • ... et il y a trente millions de prolétaires ! • L'impasse • Il est temps d'apercevoir la révolution • Fonction idéologique de l'écrivain • Sur une théorie ouvriériste • Une culture prolétarienne est-elle possible ? • La « politique littéraire » du parti communiste de l'U.R.S.S. • Écrivains et prolétaires • La pensée prolétarienne et la crainte de l'erreur • La tradition révolutionnaire française • L'humanisme prolétarien •

FM / petite collection maspero

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DANS LA PETITE COLLECTION MASPERO

77, 78. Nicolas Poulantzas, *Pouvoir politique et classes sociales I et II*

80. Vo Nguyen Giap... etc., *Récits de la résistance vietnamienne*

81, 82. Maurice Godelier, *Rationalité et irrationalité en économie I et II*

83, 84. Marcel Cohen, *Matériaux pour une sociologie du langage I et II*

86, 87. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs I et II*

88, 89, 90. Victor Serge, *L'an I de la Révolution russe I, II et III*, suivi de *La ville en danger*

91. *Partisans, Pédagogie : Education ou mise en condition ?*

92, 93. Jean Daubier, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine I et II*

95. Maurice Dommanget, *La Jacquerie*

96, 97. Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Syndicalisme I et II :* Contenu et signification des revendications

98. Paul M. Sweezy et Ch. Bettelheim, *Lettres sur quelques problèmes actuels du socialisme*

99. Louis Althusser, *Lénine et la philosophie,* suivi de *Marx et Lénine devant Hegel*

101, 102. Che Guevara, Œuvres V et VI : *Textes inédits*

103. E.J. Hobsbawm, *Les bandits*

104, 105. J. Danos et M. Gibelin, *Juin 36*

109. Partisans, *Sport, culture et répression*

106. Partisans, *Libération des femmes*

111. Gérard Chaliand, Juliette Minces, *L'Algérie indépendante*

113, 114. Basil Davidson, *L'Afrique ancienne I et II*

115, 116. Victor Serge, *Vie et mort de Léon Trotsky I et II*

117. Jean Benoît, *Staline*

118. P. Salama, J. Valier, *Une introduction à l'économie politique*

119. Ch. Bettelheim, *Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine*

120, 121, 122, 123. Karl Marx, Friedrich Engels, *Le parti de classe I, II, III et IV*

124. Jacques Rancière, *Lire « Le Capital » III*

125. Roger Establet, Pierre Macherey, *Lire « Le Capital » IV*

126. Critiques de l'économie politique, *L'inflation*

petite collection maspero

30.

Victor Serge

Littérature et révolution

suivi de

Littérature prolétarienne ?

et

Une littérature prolétarienne est-elle possible ?

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé, 5e
PARIS
1976

Littérature et Révolution *a été publié en 1932 dans les* Cahiers bleus *de la librairie Georges Valois.*

Les deux textes qui y ont été joints datent de 1924 et 1928.

Une édition plus complète, réunissant l'ensemble considérable des textes consacrés par Victor Serge à ces problèmes est en préparation et sera publiée par les soins de M. Jean Rière.

© Librairie François Maspero, Paris, 1976.
ISBN 2-7071-0812-X

Avertissement

L'objet de cet essai n'est circonscrit qu'à première vue. La littérature n'est qu'un des éléments de la culture générale. Il faudrait donc poser tout le problème de la culture et de la révolution, étudier le rôle des intellectuels dans la lutte des classes, s'arrêter longuement sur le mouvement ouvrier. Mais, aussi difficile et même périlleux que ce soit, nous devons nous assigner des tâches plus limitées. Je n'ai pas hésité toutefois à déborder mon sujet pour mieux en faire le tour.

J'ai tenu à discuter quelques ouvrages récents, afin de mieux intégrer ce travail à un ensemble de recherches et d'œuvres qui précisent peu à peu les contours de la littérature nouvelle. A mon grand regret, il m'a été impossible de me procurer plusieurs œuvres dont j'eusse souhaité faire mon profit : même quand les auteurs ou des amis dévoués me les envoient, les livres ne me parviennent pas toujours. De là l'insuffisance parfois trop visible de ma documentation.

Leningrad, février 1932

1. Condition de l'écrivain

Une étude bien curieuse serait à faire sur la condition du littérateur à diverses époques de l'histoire. Ne remontons pas trop haut ; au Grand Siècle, la mission principale des gens de lettres est de procurer aux cours des divertissements plus relevés que n'en peuvent offrir les bouffons. A la veille de la Révolution française, « une tradition ancienne voulait qu'une cour eût des rhéteurs habiles, plaisant par leur conversation brillante, capables de jeter l'illustration sur le prince qui les entretenait ; ils faisaient ainsi partie du luxe qui doit entourer de riches personnages ». Georges Sorel, à qui j'emprunte ces lignes, insiste dans quelques pages édifiantes sur le rôle humiliant des Encyclopédistes, de Diderot, de Voltaire, dans les cours du XVIIIe siècle. C'est pour d'autres raisons, sans doute, qu'ils sont entrés dans l'histoire. L'ennemi de l'Eglise, l'auteur de *Candide*, le défenseur du chevalier de La Barre survit, en Voltaire, à l'adulateur de Catherine II. Mais Voltaire fut l'un et l'autre. Il fallut bien qu'il vécût. Les écrivains de la bourgeoisie conquérante — beaucoup plus puissante à ce moment que le prolétariat ne l'est aujourd'hui dans les cinq sixièmes du monde — n'échappaient pas, en dépit d'une mission révolutionnaire dont ils s'acquittèrent, malgré tout, fort bien, au rôle, de tout temps dévolu aux artistes, d'amuseurs des puissants. Tout en divertissant une aristocratie condamnée (qui ne s'en doutait pas), ils pensaient pour le tiers état en marche, ils éveil-

laient sa conscience, lui fournissaient ses armes intellectuelles, et le dotaient d'une idéologie. De là leur grandeur [1].

La condition de l'écrivain a-t-elle bien changé en un siècle et demi ? L'écrivain d'aujourd'hui dépend du public avec lequel il communique par le truchement de la librairie. L'entité « public », sitôt qu'on y regarde d'un peu près, se matérialise sous deux formes différentes : il y a le public qui lit et le public qui achète. L'écrivain dépend directement du public qui achète. L'habitude s'est même établie depuis un certain nombre d'années de publier les ouvrages les plus appréciés par ce public en éditions luxueuses, d'un rapport excellent pour l'auteur et l'éditeur, mais si peu destinées à la lecture qu'elles sont souvent du format le plus incommode. Le bibliophile, personnage providentiel pour le littérateur à la mode, n'est pas forcément un grand liseur ; il est des collections de chefs-d'œuvre non coupés... Quel public achète le livre nouveau ? Son prix ordinaire, en France, équivaut à peu près, pour l'ouvrier qualifié, à une demi-journée de salaire. Le livre nouveau est plus cher encore en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis. Ce seul fait nous montre qu'il s'adresse aux classes moyennes et à la bourgeoisie. Tout un vaste public liseur sans l'assentiment duquel il n'est pas d'écrivain populaire, mais qui ne peut pas acheter le livre nouveau, se groupe autour des bibliothèques et des cabinets de lecture.

Ce sont les préférences du public acheteur qui font aujourd'hui ce qu'on peut appeler, d'un mot en vogue, le climat littéraire. L'écrivain dédaigné par

1. Georges SOREL (*Les Illusions du progrès,* p. 124 et s.) est enclin à méconnaître ce rôle des Encyclopédistes ; Lénine fut plus juste.

ce public n'arrivera pas, ou n'arrivera qu'avec une extrême difficulté, à toucher le public liseur des classes pauvres qui du reste n'exerce aucune influence sur la presse et les revues [2]. La littérature tend à des classements qui font dépendre dans une forte mesure la réputation littéraire — condition d'existence de l'écrivain — du jugement de cercles restreints mais riches ou tout ou moins aisés. Claudel et Valéry, Duhamel et Giraudoux, Margueritte et Barbusse, avec leurs diffusions différentes, dépendent de publics entre lesquels il n'y a pas de frontières tranchées, mais qui n'en sont pas moins socialement différents ; et l'indépendance même qu'ils ont acquise s'explique par leur entente profonde avec certaines classes sociales.

L'écrivain même bien accueilli par le public acheteur, c'est-à-dire par certains milieux des classes possédantes, ne peut pas, le plus souvent, vivre de sa plume. Le succès d'un Remarque crée tous les dix ans peut-être une exception à cette règle, confirmée avec plus d'éclat encore par de moindres succès qu'il faut appeler de librairie. Ici, la littérature devient — d'un mot cruel — la « chose littéraire ». L'éditeur qui ne recule pas devant les frais d'une publication américaine lance un livre comme M. Babbitt une nouvelle pâte dentifrice. Un bon agent de publicité doit pouvoir établir sans peine ce calcul : tant pour la réclame, tels trucs, tels concours, tel tirage, tel « succès ». Nous voici dans le monde des affaires ; et voici l'écrivain coté à la

2. Le manque total d'intérêt, voire de curiosité, dont les grandes revues bourgeoises telles que *La Nouvelle Revue française* font preuve à l'égard du lecteur appartenant aux classes inférieures de la société, a quelque chose de stupéfiant et même, à un tout autre point de vue, de maladroit. Ces revues considèrent visiblement la littérature comme le monopole d'une petite élite privilégiée. Leur langue même s'en ressent.

manière d'un pur-sang ou d'un boxeur. Façon de vivre de son métier impliquant la négation de sa mission.

L'écrivain doit plus souvent recourir à la seconde profession. Plus celle-ci est voisine de la littérature, plus la dépendance de celui qui l'exerce à l'égard des fabricants de papier imprimé devient immédiate. Le journalisme donne au romancier un patron ; ce patron est toujours un capitaliste au service d'une fraction des classes possédantes. L'écrivain doit dès lors avoir une couleur, tout au moins une nuance politique appropriée à celle du patron : ou qu'il se cherche un autre gagne-pain. L'action du milieu fait le reste ; on a la conviction de ses intérêts.

Tout cela est archiconnu. Qu'un éditeur reçoive ensemble deux manuscrits d'une égale valeur littéraire (par hypothèse : leur valeur véritable, pour nous, ne saurait être égale). Dans l'un : le Monsieur, la Dame et l'Amant, des palaces, des bars, l'amour en train de luxe, l'esprit (caustique, bien sûr, mais bien-pensant) du Parisien intelligent qui a bien dîné ; dans l'autre, la peine de vivre, le travail, l'amour broyé, les maisons grises de Charonne, la vie grouillante d'une foule, la verve subversive (parisienne aussi) d'un Vallès pour qui « tous les gilets sont trop grands »... Lequel des deux livres sera reçu, ou reçu le premier ? lequel, édité, se vendra le mieux ? lequel sera loué par la critique, encensé par les gazettes, couronné par les jurys ? — le moins humain des deux. Celui qui flatte le goût du public aisé. Celui qui est fait, selon le vieil usage, pour divertir les riches.

Lequel des deux écrivains pourra vivre ? L'amuseur des riches.

Et voilà le problème. L'impasse.

2. Et il y a trente millions de prolétaires !

Une statistique qui donnerait le vertige, sans pour cela nous donner une très haute idée de l'esprit du temps, serait celle des romans français publiés depuis vingt ans traitant de l'amour chez les gens du monde. Donner le nombre des marquises, des petits bourgeois, des vicomtes et des gigolos. Réduire à des chiffres les complications sentimentales d'avant-guerre et les perversions d'après-guerre. Evaluer la quantité d'eau de bidet qui porte cette littérature : cubage et force du courant...

On mettrait en regard de tout autres chiffres.

La France compte aujourd'hui 14 millions de prolétaires, 30 millions avec leurs familles. 14 millions d'hommes gagnant selon la loi biblique — la seule loi divine appliquée à la lettre depuis la création du monde — leur pain à la sueur de leur front [1]. Le seul énoncé de ces chiffres fait comprendre le mot « masses », un mot écrasant. On demanderait ensuite : combien de livres ont été écrits pour ces

---

1. Le recensement de 1921 a permis de dresser le tableau suivant de la composition sociale de la population de la France :

Population *active* (étrangers inclus)	20 000 000
Bourgeoisie	1 500 000
Classes moyennes (petite bourgeoisie, paysans, fonctionnaires et autres)	4 500 000
Prolétaires (ouvriers, petits employés, artisans et paysans pauvres)	14 000 000

millions d'êtres ? pour dire leur existence ? pour « analyser leur vie intérieure » ? — car il faut bien qu'ils en aient une, après tout ? —, pour les révéler à eux-mêmes, les éclairer, les distraire [2] ? — oui, les distraire autrement qu'en leur racontant les couchages de la mondaine et du beau danseur brésilien ?

Combien d'œuvres sur les gens de la mine depuis *Germinal* (1885) ? La France a 500 000 mineurs qui sont pour quelque chose dans sa grandeur ! Des romanciers sont allés chercher de l'exotisme et des aventures à Papeete, au Tchad, au Siam, sur le fleuve Amour, chez les Papous, les Caraïbes et les Topinambous, dans la lune même. Ils n'ont pas découvert les pauvres gens d'Amiens : textile, travail à domicile, etc., les pêcheurs de Bretagne — beau décor pourtant —, les dockers, car il n'y a pas que les bars, tout de même, dans les ports ? On trouverait sans peine, chez les millions d'âmes qu'on ignore ainsi, des romans d'amour, des romans d'aventure, et d'autres romans encore embrassant l'amour, l'aventure et bien plus que cela — on trouverait de quoi nourrir tous les genres, dissiper tous les spleens, remiser tous les vieux clichés poncifs, réveiller le sentiment tragique de la vie, découvrir de nouvelles raisons de vivre. On n'a rien trouvé. Les raisons ? Voyez plus haut. A ces trouvailles-là, l'éditeur commencerait par se ruiner. Le public acheteur ne paie pas, que diable !, pour qu'on lui montre des choses plutôt déplaisantes à connaître quand on a la vie douce ! Ne lit-on pas plutôt pour les oublier ? Trente

2. Les éclairer, les distraire. — Toute l'œuvre de Paul Bourget est nettement didactique. Paul Morand, dans ses meilleures pages, obéit visiblement au désir de divertir son lecteur. — Dans un sens un peu différent, il est bien permis de dire que Gide et Proust éclairent le lecteur en élargissant son expérience intellectuelle.

millions de travailleurs tiennent moins de place dans la littérature française que le « faubourg Saint-Germain ». Les trente mille morts de la Commune, dont le vivant souvenir a joué dans la révolution russe un rôle formidable, n'ont inspiré aux écrivains français que quelques œuvres à peu près introuvables aujourd'hui [3]. La littérature connaît mieux les pédérastes que les producteurs. Il faut des rentes, une auto, pour obtenir droit de cité dans le roman traditionnel ; ne fait exception à cette règle que le personnel féminin consacré au plaisir des gens à auto.

---

3. J'en connais trois : *L'Insurgé* de Vallès, *La Commune* de P. et V. Margueritte (1904), *I. N. R. I.* de Léon Cladel, récemment édité par la Librairie Valois. — Notons que l'œuvre d'un Vallès n'a pas été rééditée depuis de longues années. Il faut bien constater que l'esprit bourgeois de la librairie empêche même les éditeurs avancés de rééditer le communard, ce qui pourrait être une excellente affaire. — Mais il y aurait beaucoup à dire sur cet aspect de la question. Les partis ouvriers réunissent en France plusieurs millions d'électeurs ; les diverses organisations syndicales groupent environ un million de membres ; le parti socialiste, le parti communiste, les groupes syndicalistes et libertaires représentent bien ensemble quelque cent mille militants — et je tiens que le militant ouvrier, avec sa curiosité d'esprit, son indépendance de caractère, son tempérament actif, voire batailleur, son sens des réalités, est un type humain de haute valeur. — Derrière ces formations, les masses proprement dites, réservoir vaste comme un océan. Qu'il y ait là tout un public littéraire prêt, pour lequel on peut et on doit travailler, écrire, publier, tout un public fort capable, pourvu qu'on sache l'intéresser, de faire vivre sa littérature, voilà qui me paraît incontestable. Si les éditeurs ne s'en sont pas encore aperçus, cela tient en premier lieu à la pression exercée sur eux par la librairie bourgeoise, très ombrageuse à l'égard de tout révolutionnarisme réel. La difficulté de faire vivre des librairies ouvrières telles que l'héroïque Librairie du travail tient à leur manque de ressources au départ et, peut-être davantage, au funeste esprit sectaire des organisations ouvrières. Le succès durable de Zola atteste quelles possibilités restent ouvertes à une littérature populaire, au sens prolétarien du mot.

3. Changement de ton

La littérature d'avant-guerre était d'un ton plus « avancé » que celle d'aujourd'hui.

Le radicalisme l'emportait dans les esprits comme dans les ministères : pour les mêmes raisons. Depuis 1871, l'Europe jouissait de la paix capitaliste ; en quarante-trois ans, il n'y eut de profondes convulsions sociales qu'en Espagne (une révolution démocratique vaincue en 1874) et en Russie (une révolution démocratique vaincue en 1905). Les crises du boulangisme et de l'affaire Dreyfus, loin de l'ébranler, affermissaient la troisième République par la victoire de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie républicaine sur la réaction agrarienne et aristocratique. Depuis la saignée infligée en mai 1871 au prolétariat parisien, deuxième décimation des faubourgs ouvriers en moins de vingt-cinq ans [1], la bourgeoisie se sentait en sécurité. L'essor du machinisme concordant avec l'expansion coloniale et le développement du commerce international ouvrait une ère de prospérité. La bourgeoisie avait foi en son destin. Le darwinisme faisait de la concurrence une loi naturelle ; le positivisme, continué par le scientisme, fournissait une rassurante doctrine du progrès. Le socialisme lui-même, converti au parlementarisme, au réformisme, au pacifisme, tronquant

1. Affermissement de la IIe République : Journées de juin 1848 ; affermissement de la IIIe République : Semaine sanglante de mai 1871.

les textes de Marx pour oublier la dictature du prolétariat, désavouant la violence, substituant l'évolution à la révolution, le socialisme désarmait ; pour mieux dire, il désarmait le prolétariat à l'heure où les aciéries d'Essen et du Creusot fondaient les canons de la Grande Guerre, ce qu'il n'ignorait pas d'ailleurs. La littérature de cette époque, guidée en somme par les représentants les meilleurs de la société cultivée, pouvait avoir des aspirations généreuses, se donner des airs de fronde. Les tyrans intelligents permettent aux poètes de chanter, à leur table, la liberté. La vigueur même du mouvement ouvrier — je pense au beau syndicalisme combatif de Griffuelhes, Pouget, Pataud, Yvetot —, loin de menacer dans le présent le régime, en stimulait plutôt la vitalité, ce que Sorel vit très bien. Zola et Anatole France restent les écrivains les plus représentatifs de cette époque.

Le ton général de la littérature d'aujourd'hui est bien différent. Paul Morand — *Rien que la terre !* — longe les côtes d'Italie, et l'image du fascisme lui rend l'espoir, car il est plein de doutes sur la France, l'Europe, la planète et lui-même : « Quatre années ont suffi pour qu'elle renaisse [l'Italie mussolinienne], neuve, moderne, bien groupée, préférant les actes aux paroles. [...] J'entends Paul Valéry me dire : les Grecs et les Romains ont montré comment on opère avec les monstres de l'Asie. » Est-ce assez net ? M. Paul Morand n'est pas seul. Beaucoup d'écrivains se rendent compte de la nécessité d'une mobilisation des consciences pour la défense du capitalisme. Drieu La Rochelle rêve d'une « jeune droite ». Montherlant écrit affectueusement à Romain Rolland, qu'il admire : « Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour concevoir des circonstances où je serai dans mon rôle en vous

faisant fusiller. [...] De nombreuses raisons me justifieraient de le faire. » (*Europe,* 15 février 1926.) Réaction et pessimisme[2] chez les uns ; désespoir, enquêtes sur le suicide et, par ce chemin nullement prolétarien, adhésion finale — finale ? — à la révolution chez quelques autres : l'équipe surréaliste.

2. De M. Paul Morand encore, même ouvrage, ces lignes : « Un jour prochain, [...] les Chinois et les Nègres viendront nous disputer les bonnes terres : il y aura une lutte de races pour les meilleurs climats comme il y a une lutte de classes pour la possession des richesses. Si l'on n'invente pas d'ici là des fléaux scientifiques et des inondations artificielles, on peut compter sur nombre de guerres cosmiques, [...] il restera d'entrer à la Trappe. »

4. L'impasse

La littérature se révèle dans la même impasse que les sciences sociales, dont le développement est devenu contraire aux intérêts des classes dirigeantes. Marx faisait cette démonstration, pour l'économie politique, dès 1872, dans la deuxième préface au *Capital* : « Dans la mesure où elle est bourgeoise, c'est-à-dire tant qu'elle voit dans l'organisation capitaliste la forme dernière et absolue de la production et non pas un stade passager de l'évolution historique, l'économie politique ne peut rester une science que si la lutte de classe reste latente ou ne se manifeste que dans des phénomènes isolés. » Dès que la lutte de classe s'envenime, « la recherche désintéressée fait place à la polémique stipendiée et le travail impartial cède le pas à la mauvaise conscience et à l'apologétique... ». Une littérature qui poserait les grands problèmes de la vie moderne, s'intéresserait au destin du monde, connaîtrait le travail et les travailleurs, en d'autres termes découvrirait les neuf dixièmes jusqu'à présent ignorés de la société — qui ne se contenterait pas de décrire le monde mais penserait quelquefois à le transformer, bref, serait active et non plus passive, ferait appel à toutes les facultés de l'homme, répondrait à tous ses besoins spirituels au lieu de se borner à distraire les riches —, une littérature de cette sorte serait, indépendamment même des intentions de ses créateurs, puissamment révolutionnaire. Son développement serait dès lors contraire aux intérêts des classes possédantes. C'est

pourquoi cette littérature naît à grand-peine, avec un fort retard sur les événements ; les éléments épars qui pourraient la constituer végètent souvent dans de vieilles serres maintenues à la température qu'il faut pour tirer des pousses les plus énergiques des plantes naines susceptibles de servir à l'ornementation des intérieurs...

•

Mais, depuis le 2 août 1914, des cailloux d'un certain calibre n'ont pas cessé de pleuvoir au travers des carreaux de la vieille serre. Le Français moyen n'ignore plus que le cours des actions à Wall Street, l'exécution du plan quinquennal dans l'U. R. S. S., la chute de la livre anglaise, l'agitation raciste en Allemagne — et bien d'autres facteurs tout aussi éloignés, en apparence, de sa chambre à coucher — exercent sur sa vie personnelle une influence sensible, parfois très sensible. Va-t-il se laisser resservir indéfiniment le sempiternel roman du couple [1] ou du monsieur bien qui s'ennuie, ou de la jolie femme qui ne sait pas ce qu'elle veut, ou de l'analyste subtil qui se demande pourquoi il ne sait pas ce qu'il veut ? Quelques indices révèlent chez lui d'autres aspirations. Depuis la guerre, les écrivains ont

1. Je ne veux pas médire du roman du couple, bâti sur un thème éternel ; mais il faut que ce thème reprenne sa place parmi de plus vastes ; l'homme et la femme dépendent, à tous les moments de leur existence, de la vie sociale ; la littérature bourgeoise, quand elle feint d'ignorer cette dépendance, fausse et appauvrit l'image qu'elle nous donne de la réalité ; au monde réel elle substitue un monde aussi conventionnel qu'un vieux décor d'opéra. La littérature soviétique russe n'a pas, d'autre part, à s'enorgueillir de n'avoir pas produit en dix ans un seul roman d'amour tant soit peu remarquable : cela montre seulement qu'elle ne répond pas à tous les besoins de la société.

ouvert une persévérante enquête sur le monde. La vogue du cosmopolitisme, des voyages, des traductions correspond à de grands changements survenus dans la psychologie du public auquel des événements catastrophiques ont brusquement révélé l'interdépendance de tous les hommes, le caractère universel de la civilisation. La vogue des vies romancées, en dépit de tout le mal qu'on est fondé à dire d'un genre hybride où l'invention littéraire, entravée par la recherche de la vérité historique, l'entrave à son tour, n'est pas moins significative. Elle témoigne d'un désir, encore paresseux, de retrouver la vie, les luttes et les problèmes, à travers l'homme d'action. Il s'agit, dans les deux cas, de substituer une réalité quasi documentaire à des fictions désuètes. Il faut que l'impuissance de l'art soit devenue bien grande pour que le lecteur en arrive à demander à l'écrivain de lui romancer le Baedeker ou la vie de Monsieur Thiers. Mais ce lecteur a raison.

5. Il est temps d'apercevoir la révolution

Voici quinze ans que la révolution bouleverse le monde. Trois empires s'écroulent en 1917-1918 : Russie, Allemagne, Autriche. De 1918 à 1923, quatre révolutions sont vaincues : Finlande, Hongrie, Allemagne, Bulgarie ; une contre-révolution préventive triomphe en Italie d'une révolution manquée ; une révolution socialiste avorte en Autriche ; une dictature militaire finit piteusement en Espagne. Voici plus de quatorze ans que la dictature du prolétariat persévère dans l'U. R. S. S. Révolution chinoise, fermentation révolutionnaire aux Indes, instabilité politique de l'Amérique latine. Crise générale enfin dans les pays capitalistes les plus résistants. La France forme, il est vrai, dans cet univers malade une sorte d'oasis ; mais ce n'est ni rassurant ni durable. Les vents froids de la crise arrivent jusqu'à l'oasis. Le sentiment que le régime a besoin d'une transformation radicale se fait jour dans la bourgeoisie même. L'Europe balkanisée, banqueroutière, livrée au chômage, gouvernée par des financiers, des politiciens, des policiers et des condottieri, multiplie dans l'insécurité les alliances militaires, les pactes de sécurité, les négociations de désarmement ; et emploie le plus clair de sa fortune à fabriquer des gaz, des avions, des sous-marins, des supertanks, des fusils-mitrailleurs extrarapides. Il est temps de voir où cela mène.

La pire trahison des clercs n'est peut-être pas celle qu'a dénoncée M. Benda. En vingt ans, les intellec-

tuels ont fait preuve, dans trois circonstances décisives, d'un aveuglement désespérant : devant la guerre mondiale en 1914-1918, quand il ne s'est trouvé parmi eux que quelques hommes, autour de Romain Rolland, pour élever contre l'impérialisme la protestation de l'intelligence européenne ; en 1917-1920, par leur incompréhension de la révolution prolétarienne ; de nos jours, par leur désarroi devant la crise, par leur méconnaissance de la révolution, par leur incapacité, même lorsqu'ils s'y rallient, d'en pénétrer les contradictions.

Ces défaillances tiennent sans doute à la situation sociale des classes moyennes vouées à osciller entre la bourgeoisie et le prolétariat. Elle tient aussi à la faiblesse actuelle du prolétariat révolutionnaire. Dans trois grands pays au moins, le prolétariat, s'il était à la hauteur de sa tâche, devrait se préparer aujourd'hui à la prise du pouvoir : en Angleterre, en Allemagne, en Espagne. Il n'en est *rien*. La réaction a l'avantage. La démocratie piétine sur place, recule et, par inconscience, débilité ou intérêt, en arrive souvent à servir sottement la réaction. Obligée de choisir entre les risques d'une révolution ouvrière et la menace d'une réaction, la social-démocratie allemande semble n'avoir jamais hésité. Quand son devoir était de fusiller Ludendorff, elle laissa assassiner Liebknecht. Elle continue ce jeu dangereux. Nous saurons peut-être demain si elle est capable de le continuer jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au suicide. Les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois, que « l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique prédisposerait à se joindre au prolétariat révolutionnaire [1] », participent aux

1. « De même que jadis une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie... » (Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Manifeste communiste.*)

errements de cette démocratie indécise ou, ne trouvant d'appui nulle part, cherchent leur voie en partisans, dans un isolement d'autant plus pénible et plus démoralisant qu'il faut toujours, pour vivre, s'accommoder au régime.

Les techniciens forment les cadres de la production capitaliste ; à l'exception d'un personnel pauvre et subalterne que les révolutionnaires ne sauraient dédaigner, les professions libérales sont attachées par une foule de liens à la bourgeoisie ; l'Université remplit au service de celle-ci une mission rigoureusement définie : elle maintient, sous ses formes spécifiques, la tradition de la culture bourgeoise. La spécialisation rétrécit l'horizon de chaque profession. L'ingénieur, l'avocat, l'entomologiste, le mathématicien trouvent simple de vivre en dehors de leur spécialité, sur les idées de tout le monde, c'est-à-dire sur une pacotille d'idées aussi effacées que de vieilles monnaies en circulation depuis fort longtemps. Il faut de très grands bouleversements pour les tirer de là, comme l'a montré la révolution russe. Les écrivains forment à ces égards une catégorie privilégiée d'intellectuels, susceptibles plus que les autres de fournir au prolétariat des alliés ou des serviteurs. Ils n'appartiennent pas aux états-majors de l'industrie, ils échappent aux étroites spécialisations, ils échappent, dans une moindre mesure, à l'esprit de caste du barreau et du mandarinat universitaire ; ils ont, s'ils le désirent, un contact plus direct avec les foules aux préoccupations desquelles répondent leurs messages. Les masses leur demandent des jugements, des idées, des exemples, jusqu'à des conseils ; les masses attendent d'eux qu'ils expriment ce qu'elles ne savent pas exprimer elles-mêmes. Le grand écrivain d'une époque ou d'une heure parle pour des millions d'hommes sans voix.

Je n'oublie, certes, ni le snobisme et les modes littéraires, ni l'infatuation bouffonne propre à beaucoup de « gendelettres » ; mais nous sommes arrivés au point où l'écrivain doit choisir sa destinée ; désormais nous intéressent seuls ceux qui veulent servir à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes.

6. Fonction idéologique de l'écrivain

Les grands écrivains d'une époque sont toujours des prédicateurs, quelquefois des apôtres. Témoin Balzac, dont certains romans sont des thèses d'une telle ingénuité bourgeoise qu'elles nous paraissent étrangement satiriques : voyez *César Birotteau* ou *Le Martyr de la boutique,* ou bien encore *Thèse sur la probité du petit commerçant.* Balzac bâtissait son œuvre avec une conviction passionnée, au temps où la bourgeoisie transformait le monde à son image. Les moindres vertus de la classe conquérante n'avaient alors rien de ridicule. — Donnerai-je des noms de contemporains ? Whitman, Zola, Tolstoï, Rolland. Il y a de l'apôtre chez ces quatre-là, et c'est peut-être ce qui fait leur grandeur. Il y a du moraliste et du prédicateur chez Anatole France, Barrès, Gide, Barbusse, bref chez tout écrivain influent.

L'écrivain remplit une fonction idéologique. On pourrait dire qu'il y a deux sortes d'écrivains : les amuseurs de riches et les porte-parole des foules [1]. Dans la réalité, toujours contradictoire, les deux hommes n'en font souvent qu'un, mais il faut bien

1. C'est intentionnellement que je n'emploie pas ici les mots de « masses » ou de « classes », qui paraîtraient plus exacts aux amateurs de schématisation pseudo-marxiste. Les rapports entre les milieux intellectuels et les catégories de la production sont loin d'être aussi directs que se l'imaginent des simplificateurs qui ne trouvent rien de mieux que de supprimer dogmatiquement les difficultés. Cette méthode n'a rien à voir, évidemment, avec l'analyse marxiste.

alors que l'un des deux l'emporte. — Rien ne serait plus faux que de déduire de là qu'un esprit politique pénètre ou doit pénétrer toute œuvre, ce qui nous mènerait presque droit à la canonisation de la pièce à thèse. Les œuvres à thèse, au sens usuel du mot, sont souvent, par définition, des œuvres de qualité inférieure, et dès lors inférieures à leur tâche. La confusion entre l'agitation, la propagande et la littérature est également funeste à ces trois modes de l'activité intellectuelle et de l'action sociale (encore qu'ils puissent se combiner puissamment de façons variées dans des cas précis). La valeur très particulière du roman vient de ce qu'il propose à l'homme autre chose que des mots d'ordre politiques ou des revendications : des façons de sentir, de vivre en son for intérieur, de comprendre autrui, de se comprendre soi-même, d'aimer, de se passionner ; il va sans dire, répétons-le, que ces façons de vivre qui, élevées à la conscience, revêtent la forme d'une idéologie correspondent nécessairement au credo écrit ou non écrit de certaines classes sociales ; mais c'est d'une manière indirecte et lointaine, lâche en apparence, invisible à tout autre qu'à l'analyste. Les Russes disent d'un mot un peu sommaire, mais frappant : « L'écrivain est un organisateur du psychique. » Mauvais organisateur, celui qui vous annonce : « Allons, je vais vous apprendre à penser et sentir ! » D'abord, c'est un peu prétentieux ; et puis, même si vous ne posez pas la question d'amour-propre, il faut que vous soyez bien dépourvu d'esprit critique pour que cette petite déclaration ne vous mette pas en défiance. Infériorité de la littérature à thèse.

Un autre aspect de cette infériorité concerne l'écrivain lui-même. Il est lié par sa thèse, il sait où il doit vous mener, donc où il faut qu'il aille. Il n'est plus maître de lâcher ses facultés créatrices et de

les suivre les yeux fermés — fermés sur les contingences politiques de la journée par exemple, mais ouverts, ouverts merveilleusement sur le vaste univers, comme les yeux de Rimbaud ! Le mécanisme de la création artistique est loin de nous être parfaitement connu. Il est certain que, pour beaucoup d'artistes en tout cas, l'effort tendant à subordonner complètement l'activité créatrice, dans laquelle entrent en jeu quantité de facteurs inconscients et subconscients, à une direction rigoureusement consciente — cet effort aboutirait à un fâcheux appauvrissement de l'œuvre et de la personnalité. Ce que le livre perdrait en spontanéité, en complexité humaine, en sincérité profonde, en riches contradictions, le regagnerait-il par la clarté des idées ? Dans quelques cas, peut-être. Mais le charme et l'efficacité de l'œuvre littéraire viennent précisément d'un contact intime entre le lecteur et l'auteur, d'un contact sur des plans où le langage purement intellectuel des idées ne suffit plus, d'une sorte de communion qui ne s'atteint pas autrement que par l'œuvre d'art ; en affaiblissant les moyens de cette communion, on a tout affaibli ; je ne vois pas ce que l'on a gagné, quoique j'entende bien le politicien préférer à tous autres les romans édifiés sur les articles de son programme. C'est un être très myope que ce politicien, caractérisé par son incapacité de subordonner ses intérêts à de plus vastes et durables ; je lui opposerais volontiers le politique prolétarien pour lequel une œuvre forte et vivante, pénétrée d'un esprit révolutionnaire même diffus, une œuvre même entachée de tout ce que les petits doctrinaires dénoncent si âprement sous le nom de « déviations idéologiques », vaut plus, nous est plus utile qu'une autre, conforme à toutes les exigences de la propagande, mais dépourvue de l'élément inexprimable et indéfi-

nissable qui vous empoigne, vous bouleverse jusqu'aux entrailles, allume en vous la petite flamme bienfaisante d'un sentiment profond [2]. Un exemple : le roman d'Hélène Grace Carlisle, *Mother's Cry,* dont Magdeleine Paz a donné la version française : *Chair de ma chair.* Je connais peu d'œuvres récentes coulées d'un métal aussi pur ; cela me fit penser à tels bronzes tragiques de Constantin Meunier ; quand on a suivi pas à pas, exprimé dans son langage d'autant plus prenant qu'il a toutes les maladresses, toutes les indigences de vrai langage d'une pauvre femme de New York, quand on a suivi jusqu'au bout le déroulement de cette destinée, on a dans les épaules quelque chose du poids inhumain des gratte-ciel... J'ai montré ce livre à un jeune doctrinaire tenant, hélas ! du politicien et il m'a répondu en substance : « Remarquez que ce livre est d'esprit petit-bourgeois ; le capitalisme américain n'y est pas condamné ; un ton de résignation mêlé d'espoir y règne à la fin, attestant que l'auteur n'a pas dépouillé toutes ses illusions sur la démocratie américaine ; pas plus que ses personnages, il n'a trouvé le chemin du parti... », etc. Il faut être bien borné pour ne pas voir qu'en s'abstenant précisément de formuler une condamnation explicite du capitalisme américain, en montrant même que ce régime réussit à façonner si parfaitement une âme d'exploitée qu'elle ne peut plus rien concevoir en dehors de lui, l'écrivain révèle — peut-être en dépit de ses illusions démocratiques très réelles — avec une force inégalable l'emprise de la civilisation américaine sur les exploités.

2. Le point de vue de la critique serait à examiner à part. Une critique pénétrante et combative, ne se contentant pas de mettre en relief les mérites de l'ouvrage, insisterait à loisir sur ses faiblesses idéologiques. Une critique de ce genre me paraît la condition du développement d'une littérature révolutionnaire.

7. Penser à l'homme

Que faut-il donc pour que l'écrivain parle aux masses, contribue à la formation des consciences, soit un citoyen de notre temps ? Sortir du bavardage : considérer la réalité d'une civilisation admirable par ses possibilités, révoltante, répugnante et catastrophique par ses effets. Voir l'homme en proie aux luttes sociales, aux guerres, aux prospérités menteuses, aux crises, aux famines, aux terreurs, aux dictatures, aux armements, l'homme fourmi cheminant sous les buildings, l'homme forçat travaillant à la chaîne, l'homme masqué préparant les gaz infernaux de la prochaine guerre, l'homme, plus berné que les sauvages par leurs sorciers, dépliant le matin son « quotidien de grande information », l'homme parfois content de manger à sa faim et de faire l'amour sur ce grand bateau sans pilote qui semble parfois si près de couler... Penser à l'homme ! S'interroger sur les causes, prendre parti, « descendre dans la mêlée ». Descendre ? Mais est-ce descendre ? descendre d'où ? de quel socle en carton peint ? C'est bien plutôt s'élever d'un piètre rôle à la lutte.

Ce n'est pas devenir forcément un révolutionnaire ; mais toute méditation désintéressée sur le destin de l'homme de ce temps rapproche plus ou moins des révolutionnaires — à moins que l'on ne procède d'un parti pris réactionnaire, auquel cas on obéit à l'impératif social des classes conservatrices. Peu nous importe où s'arrêtera l'écrivain dans

sa recherche d'une solution au problème humain ; si son effort est honnête, il fera, rien qu'en posant le problème, œuvre immensément utile. Les révolutionnaires lui reprocheront souvent de ne pas voir assez clair, d'être le jouet des illusions entretenues par les classes dirigeantes, d'être dans une mesure plus ou moins fâcheuse le captif et le conducteur de leur idéologie, et ce sera vrai ; quelques-uns le blâmeront avec colère de porter la confusion dans les idées de la classe ouvrière ; et ce sera vrai, encore, mais beaucoup moins grave qu'on ne le dit, de coutume, si les révolutionnaires sont à leurs postes. Craignons moins la confusion dans les idées que la stérilité et le vide. La pensée du prolétariat est assez vigoureuse pour ne pas redouter les conflits d'idées, la variété des erreurs, des recherches, des illusions et des essais ; mais elle a besoin de s'emparer des êtres, de s'ancrer dans les cerveaux, et pour que l'écrivain petit-bourgeois, selon le terme classique, devenu sempiternel, y contribue, il suffit, par exemple, qu'il s'inspire d'un vrai sentiment de justice sur lequel on ne pourrait fonder en politique que le socialisme idéaliste le plus nuageux. Les organisations du prolétariat ne lui demanderont pas de lumières dans la lutte de classe, les militants souligneront les obscurités et les défaillances de sa pensée, mais sans pour cela méconnaître en lui un allié précieux.

« De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang », dit Nietzsche. Ce qu'il y a de romantique, dans cette réclamation d'une sincérité passionnée, ne me paraît pas déplacé à une époque où le besoin d'un romantisme révolutionnaire se fait et se fera sentir. La sincérité des œuvres est une des conditions essentielles de leur portée. La littérature prolétarienne ne naîtra ni des efforts,

même persévérants, d'organisations bureaucratiques, ni des congrès ; les plus belles motions, conçues dans l'esprit de la plus saine doctrine par les fonctionnaires les plus zélés des commissions de la propagande, ne feront pas naître un bon livre [1], *si des sincérités passionnées ne s'en mêlent.*

La littérature prolétarienne sera l'œuvre spontanée d'écrivains acquis au prolétariat révolutionnaire. Le divorce coutumier entre la vie affective, formée par la culture, c'est-à-dire par le passé, et la conviction se réduira suffisamment chez eux pour qu'ils atteignent à cette plénitude de l'expression qui résulte de l'accord profond entre les aspirations subconscientes, le sentiment, tout ce qui fait la passion, et la conscience. L'œuvre prolétarienne ne peut être définie qu'ainsi par sa *qualité.* Des écrivains accoutumés à considérer le monde au travers de la pensée prolétarienne, incapables désormais — quelle que soit leur origine individuelle — de séparer leurs intérêts de ceux du prolétariat, pénétrés des traditions révolutionnaires déjà très riches de notre temps, ne pourront, quels que soient les sujets qu'ils traiteront, leurs états d'esprit et même leurs variations idéologiques, produire que des œuvres prolétariennes — et elles le seront dans la mesure où ils seront eux-mêmes des révolutionnaires prolétariens.

---

1. Il leur sera, il est vrai, facile d'en faire naître beaucoup de mauvais — et d'en étouffer quelques bons, les circonstances aidant, mais ceci ne fait pas compensation à cela.

8. La captivité intérieure

Le plus grave, c'est *la captivité intérieure* de l'écrivain.

Emmanuel Berl annonce la *mort de la pensée bourgeoise*. C'est aller un peu vite en besogne : n'est pas mort qui tue si bien. Le pamphlet tolère des exagérations dans l'expression, et Berl a raison de dénoncer la débilité foncière d'une littérature dans l'impasse, de beaucoup inférieure dans son ensemble à la pensée bourgeoise dans ses manifestations plus essentielles [1].

Sans dédaigner le pamphlet, nous n'entendons pas enterrer verbalement l'adversaire avant de l'avoir abattu, surtout si c'est un adversaire qui nous harcèle, corrompt les nôtres, nous impose avec son lan-

1. Il est très faux de réduire la pensée bourgeoise à la littérature et même à la philosophie ; ce n'est ni par la littérature ni par la philosophie que la bourgeoisie maintient sa domination sur le monde, c'est par une action constante, à laquelle correspond une pensée souple, ingénieuse, inventive, rendue âpre par la volonté de puissance à laquelle elle s'allie. Quels hommes ont incarné la pensée bourgeoise de l'Allemagne d'après-guerre ? Les écrivains Heinrich Mann, Thomas Mann, Ludwig, von Unruh, Remarque ? les philosophes ? Spengler ? N'est-ce pas plutôt un Hugo Stinnes, un Walter Rathenau, un Hellferich, un Cuno, un Schacht et les Hugenberg, Thyssen, Kloeckner, Krupp, qu'il ne faut pas considérer ici comme des individus pensants, mais bien comme une classe pensante représentée par des individus ? Ils leur tirent la ficelle, et des idéologues se mettent à parler ; et ce n'est que l'un des moindres parmi leurs moyens de domination. Je prends exemple sur l'Allemagne, où le retard de la littérature bourgeoise sur les besoins de la bourgeoisie même est manifeste, sans que la véritable pensée bourgeoise en pâtisse.

gage jusqu'à ses façons de sentir et de penser et fait encore preuve d'une fameuse énergie.

Nous voyons le monde à travers les catégories d'une pensée formée par la culture capitaliste. Le contact n'est pas direct entre l'homme et la réalité, entre l'homme et lui-même, puisque les catégories modelées par la société s'interposent entre eux. « L'homme s'est perdu lui-même » (Marx). Les sciences traitant des matières les plus éloignées de l'homme, l'astronomie, la physique, les mathématiques, sont les plus objectives. Dès que l'on se rapproche de l'homme, la déformation, insaisissable au début, énorme à la fin, s'accuse. Elle est dans le langage, de même qu'il y a toute une mythologie primitive dans les mots et qu'en disant « le vent souffle », « la vague s'élance », nous continuons à nous servir d'expressions traduisant l'animisme de nos ancêtres — de même il nous arrive d'être dupes de la mythologie capitaliste, quand nous formulons les idées les plus simples. Voici les premières lignes du *Manifeste du surréalisme* (André Breton). Première : « Tant va la croyance à la vie... » N'approfondissons pas le sens du mot croyance, tel qu'il résulte en nous du passé chrétien, ne nous arrêtons pas sur l'idée malsaine d'une *croyance* à la vie. Troisième ligne : « L'homme, ce rêveur définitif... ». Quelle plus riche mythologie que celle du mot *rêveur* accolé ici à *définitif* par une conception statique et abstraite de l'homme, telle que les aime le positivisme classique du XIXe siècle, ou par une conception intellectuelle des entités types ? L'écrivain surréaliste ne dispose que d'un assortiment d'idées et de mots formés par une pensée située aux antipodes de la sienne. Ses efforts mêmes pour échapper à la pensée bourgeoise d'aujourd'hui dont il procède, dont il est pétri, ont quelque chose d'héroïque et

de bouffon à la fois [2]. Prenez au hasard, dans tout autre livre, quelques phrases ; méditez-en un moment les termes et vous y découvrirez, sans même avoir besoin de recourir à des analyses fouillées, des notions visiblement marquées de diverses empreintes successives, comme de vieux timbres oblitérés par plusieurs cachets — le cachet le plus frais étant celui de la société bourgeoise. Par une sélection implacable, par un modelage incessant, la société faisant appel à toutes les ressources du collectif, de l'individuel, du conscient et de l'inconscient, au refoulement, à la sublimation, à l'imitation, à une dialectique utilitaire, a façonné toutes nos idées. Bergson fait ressortir que « l'intelligence vise d'abord à fabriquer » ; « elle vise à l'action de l'homme sur le solide [3] ». C'est rattacher sa naissance même au travail. — Le beau chapitre de Marx [4] sur *le fétichisme de la marchandise,* avec les aperçus qu'il ouvre sur quelques-unes des idées fondamentales de l'homme moderne, notamment sur l'idée de liberté, serait à citer ici en entier. La pensée actuelle, formée par le

2. Sur les surréalistes, j'écrivais en 1926, dans une revue soviétique : « L'erreur capitale des surréalistes est de parler trop volontiers de l'homme tout court, de s'identifier eux-mêmes, jeunes intellectuels appartenant à une petite-bourgeoisie broyée par l'histoire dans un pays capitaliste saigné, dans une société bourgeoise inquiète et débilitée, à l'homme moderne. Egocentrisme trop explicable qui serait ridicule s'il n'était si triste. L'homme manqué pour qui le suicide est une solution, le rêve une suprême ressource et le délire une œuvre d'art, n'est, dans la France moderne, que le produit de certains milieux sociaux circonscrits. Il ne travaille pas. Des millions de travailleurs peinent dans le pays, que la réalité intéresse, qui ne songent pas au suicide — loin de là —, qui préfèrent l'action au rêve, pour qui la vie en un mot a gardé toute sa puissante saveur éternelle, car ils savent ou pressentent qu'elle est tout entière devant eux, à conquérir. »

3. *L'Evolution créatrice,* p. 166 et s.

4. *Le Capital,* Costes, t. 1, p. 54.

capitalisme, a souvent quelque chose de foncièrement antidialectique, surtout la pensée française nourrie de cartésianisme et de positivisme et si éprise, dans l'expression, d'une clarté peut-être incompatible avec le dynamisme et les contradictions du *réel*. De là sans doute, dans une certaine mesure, l'impopularité de Marx et de ses continuateurs en France.

L'intellectuel ne se libérera de cette captivité intérieure que dans la mesure où il s'assimilera l'idéologie prolétarienne. Qu'il se joigne à la seule classe dont « le but et l'action historiques sont tracés de manière tangible et irrévocable dans sa propre condition d'existence comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise », et qui seule peut, doit, en se libérant, libérer l'homme. Adhésion extrêmement difficile. Comment secouer le joug spirituel du vieil humanisme bourgeois quand le socialisme lui-même s'y est inféodé ? La lutte de certains esprits courageux contre les idées fantômes qu'ils portent en eux-mêmes a quelque chose de tragique.

9. Notre crise

L'existence d'un mouvement ouvrier révolutionnaire puissant faciliterait de beaucoup aux intellectuels cette adhésion doublée d'une évasion. Ils dépouilleraient le vieil homme en se faisant les « serviteurs du prolétariat ». Serviteurs d'autant meilleurs qu'ils s'assimileraient mieux à la classe révolutionnaire, serviteurs d'autant plus infidèles, d'autant plus dangereux qu'ils resteraient plus pénétrés de ce qu'il y a de spécifiquement bourgeois dans la culture moderne. Le syndicalisme révolutionnaire français, instruit par la corruption parlementaire d'avant-guerre, engageait la classe ouvrière à se méfier des intellectuels ; le bolchevisme n'a pas à leur égard une attitude bien différente. Mais tout dépend du mouvement ouvrier ; développé, il n'aurait pas à craindre quelques influences étrangères ; il saurait par contre utiliser les alliés même chancelants, les « compagnons de route » même momentanés ; il formerait ses propres intellectuels, il aurait sa littérature. — Convenons qu'à cet égard la situation est mauvaise. Il y a dans la grande crise du capitalisme une crise de la révolution. Ce qui monte en Allemagne à l'heure où j'écris, ce n'est pas encore la révolution prolétarienne la plus méritée qu'on puisse concevoir, c'est la contre-révolution hitlérienne. La classe ouvrière française est encore au-dessous de la combativité qui fut la sienne dans les bons moments du syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre. Le beau syndicalisme révolutionnaire d'Espagne, empê-

tré dans ses vieilles formules anarchisantes, n'a pas réussi à empêcher au profit du prolétariat la stabilisation d'une république bourgeoise ; nulle part en Occident le communisme ne semble avoir trouvé ou frayé sa voie. Le parti du prolétariat, instrument de révolution par excellence, tel que Lénine le conçut et réussit à le forger en Russie, ne s'est pas encore forgé à vrai dire dans les pays d'Occident, exception faite de l'Allemagne où il semble d'ailleurs nettement inférieur à sa tâche.

Les intellectuels peuvent très bien exercer dans ces circonstances, sur les ouvriers révolutionnaires, une influence pernicieuse ; la formation d'une *intelligentsia* révolutionnaire est compromise ; la littérature révolutionnaire vouée à tourner dans le cercle de l'idéologie des classes moyennes ; la naissance de la littérature prolétarienne rendue particulièrement difficile. Ne nous leurrons pas. Rien n'est plus étranger au réalisme prolétarien que la peur de voir les choses en face. Nous ne craignons pas de rompre avec tout optimisme de commande, car nous procédons d'une confiance en l'avenir qui fait, aux heures les plus noires, éclater toutes les entraves du pessimisme. Des communistes, dans les prisons de Mussolini, incarnent magnifiquement l'héroïsme du prolétariat et sa confiance en l'avenir. Les Gramsci et les Terraccini savent qu'ils ne sont presque rien en ce moment, qu'on peut les assassiner demain, qu'ils ne reverront peut-être jamais la grande lumière du ciel ; mais ils comprennent les lois inexorables de l'histoire, ils savent comment finiront les parades — comme nous savions, aux jours où la moitié de l'Europe attendait le salut de la marche des cosaques sur Berlin, que l'Empire russe était condamné ; comme Lénine et quelques autres affirmant en 1914 la transformation de la guerre en révolution ; comme

tant d'autres persécutés, vaincus, bannis... Nous voyons dans la puissance du capitalisme les germes de sa décomposition et de sa mort ; dans notre faiblesse d'aujourd'hui, nous voyons germer notre puissance de demain.

10. Sur une théorie ouvriériste

Les intellectuels peuvent rendre au prolétariat d'immenses services ; la part qu'ils prendront à la formation de la littérature prolétarienne ne sera pas la moindre. J'aperçois ici la nécessité de réfuter une conception *ouvriériste* née dans le syndicalisme révolutionnaire français d'une légitime défiance envers les intellectuels petits-bourgeois, et dans le bolchevisme russe de l'attitude des intellectuels devant la révolution prolétarienne en 1917-1919. « Les poètes, penseurs, artistes, le prolétariat ne peut rien attendre d'eux comme aide directe... » — « Les poètes, les penseurs, les artistes de la révolution ne peuvent naître que du prolétariat révolutionnaire victorieux » (Pierre Naville [1]). Lénine — que je cite parce qu'il a raison et non pour invoquer son autorité — était d'un avis opposé. Il constatait que : « Par leur situation sociale, les fondateurs du socialisme scientifique contemporain, Marx et Engels, étaient des intellectuels bourgeois. » Il préconisait la propagande et l'agitation communiste « dans toutes les classes de la population » et insistait sur la nécessité de bien mettre à profit « l'élite des classes cultivées que nous voyons venir à nous [2] ». N'oublions pas les équipes

1. *Les Intellectuels et la révolution,* Gallimard, 1927, p. 128. Je crois cet ouvrage depuis longtemps dépassé par Pierre Naville.
2. LÉNINE, *Que faire ?,* Librairie de L'Humanité, 1925, p. 32, 96 et s.

de grands militants que les intellectuels ont fournies à la révolution russe. L'origine ouvrière d'un intellectuel amoindrit-elle, d'autre part, pour lui la captivité intérieure ? Il semble plutôt que l'autodidacte soit, dans bien des cas, plus enclin que d'autres intellectuels à tomber dans les pièges de la culture bourgeoise.

11. Une culture prolétarienne est-elle possible ?

Un coup d'œil sur l'expérience de la révolution russe va nous permettre de poser les principaux problèmes pratiques se rapportant à notre sujet.

Sous l'ancien régime, les intellectuels russes font en général figure de révolutionnaires. Leur rôle est très grand dans les premières batailles contre l'autocratie. Mais, à la conquête du pouvoir par le prolétariat, ils se retournent contre la nouvelle révolution avec la majorité des classes moyennes, dont l'idéal n'allait pas au-delà d'une démocratie bourgeoise. Ce sont les classes moyennes qui font presque tous les frais de la guerre civile contre les soviets ; elles défendent avec acharnement la cause d'une bourgeoisie incapable de se défendre elle-même. Quelques poètes se rallient les premiers au régime prolétarien. Le ralliement des intellectuels est d'autant plus malaisé que la révolution qu'ils ont mise en péril les malmène. Une *intelligentsia* soviétique de ralliés et de jeunes ne commence à se former qu'après 1921, quand la nouvelle politique économique, fondée sur les concessions à la petite bourgeoisie, ramène, avec la paix, un certain bien-être et permet d'espérer à la longue l'embourgeoisement du régime. On voit se former en deux ans (1921-1923) toute une jeune littérature riche en talents, vite riche en œuvres, confusément révolutionnaire, pas socialiste d'ailleurs. C'est la génération de Pilniak, de Fédine, de Vsevo-

lod Ivanov, de Leonov, de Gladkov, qui donne encore le ton à la littérature soviétique russe.

Des communistes ont rêvé, dans l'enthousiasme du début de la révolution, de bâtir une culture prolétarienne. Lénine insiste par contre sur la nécessité de s'assimiler l'héritage intellectuel de la bourgeoisie et de s'assurer le précieux concours des intellectuels formés par le capitalisme. Trotski pose la question dans toute son ampleur :

« Le prolétariat aura-t-il simplement le temps de créer une culture "prolétarienne" ? A la différence des régimes des esclavagistes, des féodaux, des bourgeois, le prolétariat ne conçoit sa dictature que comme *une époque transitoire de courte durée*. Quand nous voulons réfuter des vues trop optimistes sur la transition au socialisme, nous rappelons que l'époque de la révolution sociale durera dans le monde non des mois et des années, mais des dizaines d'années — des dizaines d'années et non des siècles. Le prolétariat pourra-t-il en ce laps de temps créer sa culture ? Les doutes à ce sujet sont d'autant plus légitimes que les années de révolution sociale seront des années de lutte de classe acharnée pendant lesquelles la destruction tiendra plus de place que l'édification. En tout cas, la plus grande énergie du prolétariat sera tendue vers la conquête, la défense, l'affermissement, l'utilisation du pouvoir... » — La paix conquise, la victoire assurée, « plus les conditions seront favorables à l'œuvre de culture générale, et plus le prolétariat se résorbera au sein de la communauté socialiste, perdant ses caractères de classe, cessant en un mot d'être un prolétariat. En d'autres termes, à l'époque de la dictature, il ne saurait être question de la création d'une culture nouvelle, qui serait une œuvre de la plus grande portée historique ;

et l'édification culturelle, d'une ampleur sans précédent, qui commencera quand s'évanouira la nécessité d'une dictature d'airain, n'aura pas un caractère de classe... [1] ». C'est la conception même de Marx : « Le prolétariat ne peut s'affranchir lui-même sans supprimer ses propres conditions d'existence » ; « si le prolétariat remporte la victoire, cela ne signifie pas du tout qu'il soit devenu le type absolu de la société, car il n'est victorieux qu'en se supprimant lui-même et en supprimant son contraire [2] ». Le prolétariat victorieux bâtit une société sans classes, la première société *simplement humaine* de l'histoire.

L'art de l'époque des révolutions a besoin d'une « conscience nouvelle ». Il « reflétera inévitablement toutes les contradictions de la société dans la période de transition et ne doit pas être confondu pour cette raison avec l'art socialiste dont la base n'existe pas encore [3] ».

Ces réserves évidentes admises, « les termes de "littérature [ou de culture] prolétarienne" [...] correspondent à un besoin de l'époque de transition et correspondent dans une mesure appréciable à des valeurs nouvelles. Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir : le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques, elles auront leurs bardes, leurs conteurs, leurs musiciens, leurs philosophes. Cela est d'autant plus vrai que le prolétariat doit, pour vaincre, être conduit par de vrais chefs, penseurs et stratèges, qui, selon l'exemple de

1. L. Trotski, *Littérature et Révolution.*
2. Karl Marx, *La Sainte Famille, Œuvres philosophiques,* Costes, t. 2, p. 62.
3. L. Trotski, *Littérature et Révolution.*

Marx et de Lénine, se seront assimilé l'essentiel de la culture moderne ; il lui faut *ses* grands intellectuels. Il lui en faut aussi de moindres, pour de moindres tâches, mais vitales. L'essentiel est que les uns et les autres soient bien à lui, ses serviteurs. L'œuvre qu'il accomplit a ainsi une valeur culturelle intrinsèque. En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant [4] ».

4. Victor SERGE, « Une littérature prolétarienne est-elle possible ? », *Clarté*, n° 72, 1er mars 1925.

12. La «politique littéraire» du P.C. de l'U.R.S.S.

Le comité central du parti communiste de l'U. R. S. S. adoptait, le 1er juillet 1925, sur la politique littéraire du parti, une résolution dont voici le résumé :

« ... La dialectique matérialiste commence à pénétrer dans des domaines entièrement nouveaux (biologie, psychologie, sciences naturelles en général). La conquête de positions dans le domaine littéraire doit également, tôt ou tard, devenir un fait.

« Il importe néanmoins de se rappeler que c'est là une tâche infiniment plus complexe que d'autres, [...] car le prolétariat a pu, en régime capitaliste, se préparer à une révolution victorieuse, se former des cadres de combattants et de dirigeants, se forger, pour la lutte politique, une arme idéologique d'une admirable efficacité. Mais il n'a pu approfondir ni les questions des sciences naturelles, ni les questions techniques ; classe opprimée au point de vue de la culture générale, il n'a pas pu constituer sa propre littérature, créer sa forme artistique, son style. Des critères infaillibles lui permettent dès aujourd'hui de juger le contenu social et politique de n'importe quelle œuvre littéraire, mais il n'a pas encore de réponses définies à toutes les questions concernant la forme littéraire. »

Pour ces raisons, la résolution recommande aux communistes de considérer les « compagnons de

route », c'est-à-dire les écrivains non prolétariens plus ou moins sympathisants, « comme des spécialistes qualifiés » et de tenir compte de leurs tendances. On s'efforcera de leur faciliter « le passage à l'idéologie communiste », on combattra chez eux les tendances antiprolétariennes (« tout à fait insignifiantes en ce moment »), on combattra parmi les ralliés la formation d'une idéologie de la nouvelle bourgeoisie, on « se montrera tolérant » envers les courants intermédiaires.

Le parti encouragera de toute façon les auteurs prolétariens, non sans les mettre en garde contre « la suffisance communiste qui est le pire des maux ». « Le parti, justement parce qu'il voit en eux les futurs dirigeants idéologiques de la littérature soviétique, doit les mettre en garde de toute façon contre le dédain et la légèreté à l'endroit du vieil héritage culturel et des spécialistes de la langue littéraire. » — « La sous-estimation de la lutte pour l'hégémonie idéologique des auteurs prolétariens est d'ailleurs également à réprouver. Le parti combattra les tentatives de créer une littérature prolétarienne "de serre" ; il s'agit d'embrasser largement les phénomènes dans toute leur complexité ; de ne pas s'enfermer dans l'usine ; de ne pas dépeindre l'existence d'un atelier, mais celle d'une grande classe militante entraînant à sa suite des millions de paysans... »

La critique est invitée à faire preuve d'une intransigeance prolétarienne, à révéler la signification sociale objective des œuvres, à dénoncer sans merci les manifestations d'état d'esprit contre-révolutionnaires, mais aussi « à faire preuve de la plus grande tolérance et de la plus grande circonspection à l'égard des milieux littéraires susceptibles de marcher avec le prolétariat... ». — « La critique communiste doit

bannir le ton de commandement. Elle n'aura de profonde portée éducative que si elle procède de sa supériorité idéologique. Elle doit bannir résolument toute suffisance communiste prétentieuse, primaire et contente d'elle-même. Elle doit apprendre... »

Le parti se déclarait pour la libre émulation des écoles littéraires, « toute autre décision ne pouvant qu'être bureaucratique ». Le parti se refusait à conférer à un groupe, quel qu'il fût, le monopole des éditions : « Conférer ce monopole à la littérature même la plus prolétarienne par ses idées, ce serait tuer cette littérature. » Le parti proclamait la nécessité de « mettre un terme aux interventions administratives, arbitraires et incompétentes dans la littérature ». Le parti conviait enfin les écrivains à rompre avec les préjugés aristocratiques et à mettre à la portée des masses l'acquis des grands maîtres.

En somme, une excellente résolution.

La vie littéraire a subi depuis 1925 les contrecoups de toutes les luttes sociales ; il faudrait, pour l'expliquer, retracer l'histoire de la dictature du prolétariat au cours des six années écoulées. La presse soviétique considère aujourd'hui l'hégémonie de la littérature prolétarienne comme acquise ; les « compagnons de route » de naguère se déclarent tous, sans exception aucune, socialistes résolus et dévoués à la ligne générale du parti ; la presse dénonce néanmoins chaque semaine le caractère antiprolétarien de livres nouveaux que leurs auteurs désavouent aussitôt. Dans l'ensemble, fort peu de noms nouveaux se sont fait jour, il n'y a pas eu d'œuvres de premier plan, ou il n'y en a eu qu'un fort petit nombre. Nous verrons que la littérature soviétique révèle à l'observateur — je veux dire au révolutionnaire prolétarien qui l'observe — des lacunes évidentes et quelques

travers fâcheux contre lesquels la résolution du P. C. la mettait en garde. Ainsi, la *Pravda* critiquait, en novembre dernier, les fautes de l'Association des écrivains prolétariens de Russie, qui perdit souvent de vue qu'elle constitue une « organisation littéraire et éducative, et non étatique et administrative [1] ». L'association en convenait aussitôt, condamnait elle-même ces errements et se donnait aussitôt une nouvelle « ligne ».

1. *Pravda,* 24 novembre 1931.

13. Des schémas

L'orientation générale actuellement imprimée à la littérature soviétique est hostile à la psychologie ; on veut une littérature sociale et non psychologique, d'action et non d'introspection, militante et non contemplative ou analytique, de propagande et non de discussion, d'affirmation et non de recherche. Un groupe d'écrivains ayant soutenu la nécessité de comprendre et de créer en tout homme « un homme vivant », on a vu dans ce « mot d'ordre » une tentative réactionnaire de se soustraire à l'esprit de classe ; il ne s'agit pas de comprendre l'ennemi — précisons : le pope, le paysan aisé ou cossu, le professeur idéaliste —, il s'agit de le combattre. On veut une littérature utilitaire et même spécialisée, d'actualité, qui se consacre aux grandes campagnes politiques, à l'Armée rouge, aux Jeunesses communistes, à la collectivisation des campagnes : une littérature d'agitation et de propagande rigoureusement orthodoxe. La tendance est très forte à considérer « quiconque n'est pas avec nous *sans réserve* comme étant contre nous », donc contre-révolutionnaire. C'est dans l'application que ces conceptions révèlent le mieux leur faiblesse.

On voyait, il y a quelques années, dans un bon film soviétique auquel le jeu de Meyerhold sur l'écran eût dû assurer le succès (*L'Aigle blanc*), un gouverneur, brave homme dans l'intimité, commander presque malgré lui le feu contre une manifesta-

tion ouvrière, puis en éprouver des remords. La critique déclara ce film détestable. De son point de vue, le gouverneur devait être, évidemment, une brute en uniforme, faire tirer avec joie et se délecter ensuite à ce souvenir... Les deux types sont dans la nature, je veux dire dans la nature des gouverneurs militaires, mais, outre qu'il est manifestement absurde de prétendre supprimer toute psychologie pour ne dépeindre que des bourgeois odieux à souhait, n'est-il pas d'une efficacité de propagande beaucoup plus grande, plus élevée, plus susceptible de porter sur des esprits exigeants ou simplement éveillés, de montrer l'homme en proie à sa fonction, le bon gouverneur accomplissant malgré lui les basses besognes du régime ? Objectera-t-on que l'important est d'inculquer à la masse des spectateurs la haine de classe ? La haine que nous voulons est celle du système ; il est trop facile de dériver sur les individus les responsabilités du système, vieux truc des conservateurs qui voudraient se contenter d'un changement de personnel. Au reste, plus que de faire appel à des sentiments et à des instincts peut-être utiles à certaines heures du combat social, il nous importe d'amener les travailleurs à un plus haut degré de conscience de classe.

« Moins que toute autre, dit Marx, ma conception, qui voit dans le développement de la formation économique de la société un procès naturel, ne peut rendre l'individu responsable d'une situation dont il reste socialement le produit, bien qu'à considérer les choses du côté subjectif il la dépasse de beaucoup [1]. »

Dans le même ordre d'idée, un journal de Lenin-

1. *Le Capital,* préface à la 1re édition.

grad reprochait à un jeune écrivain d'avoir donné à un personnage d'opposant communiste des traits sympathiques. Fallait-il qu'il fût bancal, bigle, bègue et fourbe ? Tant de bêtise désarme.

La même gazette blâmait Alexis Tolstoï d'avoir créé un personnage de tchékiste sans « montrer en lui le vrai tchékiste bolchevik ». Je crois entendre la presse bien-pensante reprocher à Barbusse et à Léon Werth de n'avoir pas, dans leurs œuvres de guerre, « montré le vrai poilu français ». Dans les deux cas, le but est d'imposer à l'écrivain des schémas utilitaires. Que si l'on me répond, comme il arrive quelquefois : « Condamnons les schémas utiles à la bourgeoisie et adoptons les schémas utiles au prolétariat » — je trouve précisément là l'indice d'un état d'esprit fâcheux pour l'art prolétarien. Il ne peut pas y avoir identité de procédés entre lui et l'art bourgeois, surtout dans ses expressions utilitaires, *c'est-à-dire les plus bourgeoises.* Nous n'avons pas à reprendre toutes les armes spirituelles ou faussement spirituelles de la bourgeoisie. Celle-ci a besoin du mensonge des conventions abêtissantes et du bourrage des crânes. Laissons-les-lui ! Nos besoins sont opposés parce que nos natures et nos fins sont opposées.

On peut, certes, usant des simplifications commodes, employer des termes généraux tels que l'Ouvrier, le Bolchevik, le Tchékiste, le Soldat rouge, à la condition de ne pas en tirer de types abstraits pour servir de modèles idéaux ; — à la condition essentielle pour l'œuvre d'art de ne pas substituer des êtres conventionnels aux hommes en chair et en os.

Je n'entends pas dénier aux schémas utilitaires — d'une utilité restreinte — toute valeur littéraire.

L'imagerie d'Epinal a son charme et présente un intérêt de propagande que l'on ne peut nier. Des œuvres où l'on verrait le Véritable-Prolétaire-Marxiste vaincre les hésitations classiques de l'Intellectuel-Petit-Bourgeois-Individualiste et triompher à la 250e page, après les péripéties désirables, du Gros - Bourgeois - Libéral - Réactionnaire - Et - Fasciste (huit reflets, bedaine, cigare) peuvent, à la condition que les auteurs aient vraiment du talent, devenir de grandes fresques simplistes aux contours accentués, à la fois idéalistes et caricaturales, d'un effet puissant ; je me plais à l'admettre, bien que toutes les tentatives du genre que je connaisse soient fort loin de là. Même atteignant à cette valeur, ces œuvres ne sauraient être les principales d'une littérature associée à la transformation sociale. Elles trouveraient leur place à côté ou au-dessous d'œuvres différentes destinées à intéresser, émouvoir, exprimer, révéler, entraîner des hommes aux besoins plus complexes, trop soucieux de vérité, trop épris de réalité, trop préoccupés de connaître l'homme pour se contenter d'un symbolisme élémentaire et même rudimentaire.

14. Du schéma à l'idée fausse

Je viens de lire une nouvelle russe dont le héros est un chauffeur. Je veux dire, le Chauffeur par excellence : il ne vit que pour son garage. Pas d'autres personnages que des chauffeurs bons et mauvais ; encore la moitié des mauvais deviennent-ils bons à la fin. L'auteur nous dit que son personnage pense au socialisme ; croyons-le sur parole. Un auteur dramatique [1] soutient que l'ouvrier n'a de vie véritable qu'à l'usine. Parenthèse personnelle : je n'ai jamais vu d'ouvriers de ce genre dans l'U. R. S. S. C'est le triomphe du poncif. Et, par surcroît, d'un poncif fondé sur une idée fausse nullement socialiste. *L'idée du producteur pour la production.* La conception prolétarienne est diamétralement opposée : c'est *celle de la production pour le producteur.* Réduire l'ouvrier à n'exister qu'en fonction de l'usine, même si vous dotez l'usine d'une vie collective intense et intéressante, admettons-le (une vie collective en fonction de la production, encore une fois, mais ici le problème se pose autrement), c'est l'amputer d'une partie énorme de ses qualités d'homme social, c'est supprimer des aspects essentiels de sa vie individuelle : l'amour, la famille, la paternité ; c'est, je le répète, créer un type d'ouvrier qui n'existe pas et dont le socialisme n'a pas besoin. Le socialisme veut des travailleurs qui soient des hommes complets, bien vivants, à l'usine comme ailleurs, ailleurs comme

1. TCHOURKINE, *Les Brigades de choc.*

à l'usine. Il semble que chacun doive le savoir. Mais alors pourquoi ces œuvres-là ? — A un jeune ouvrier « fatigué d'idéologie », qui lui écrit qu'il voudrait « se distraire » (« Je voudrais que le paysan, au lieu d'embrasser son tracteur, embrassât la paysanne, je voudrais des champs où ne pousseraient pas des clous, mais des herbes »), Gorki lui-même répond : « *Se distraire,* mais c'est le plus ancien mot d'ordre des parasites : que d'autres travaillent, distrayons-nous [2] ! » Cette réponse déconcertante à la demande la plus naturelle trahit l'idée sous-jacente du producteur pour la production. Le contraste me reporte en esprit au beau pamphlet de Lafargue : *Le Droit à la paresse,* la plus forte revendication qu'on ait jamais faite du droit au loisir. La mission du socialisme est de retrouver l'homme dans le producteur.

A la fin de l'été 1931, les écrivains prolétariens de Russie s'assignèrent pour tâche de « faire connaître les héros du travail des brigades de choc ». La *Gazette littéraire* publia des listes d'auteurs pour la plupart inconnus, du reste, rattachés aux grandes usines pour en louer les héros. Des sculpteurs modelaient à la même époque les effigies de ces travailleurs élus ; des lithographes reproduisaient leurs portraits en cartes postales. Rien de plus juste que de concevoir le travail comme un nouvel honneur, selon le mot de Pierre Hamp — et cela est juste même en régime capitaliste, car il n'y a pas pour nous de plus grande figure dans la société moderne que le Travailleur —, rien de plus désirable, semble-t-il, que de fixer, dans l'essai documentaire, la nouvelle, le roman, les traits des héros véritables qui font, souvent au milieu des plus dures privations, du Plan de cinq ans une formidable réalité révolutionnaire.

2. *Pravda,* 20 décembre 1931.

Seulement la méthode est donnée : pas de psychologie, n'est-ce pas ? L'idée générale est donnée ; le type général est également donné ; la fin est donnée : il reçoit l'Ordre de Lénine. Tout est donné à l'avance, d'où le résultat désastreux. Aucune littérature vivante, c'est-à-dire véritable, ne peut sortir d'une fabrication ainsi préparée. Votre héros peut-il être mauvais mari ? croyant ? opposant ? alcoolique ? batailleur dans ses mauvais jours ? Que l'on m'en cite un seul de ce genre parmi les portraits publiés ! Non ; il faut qu'il soit « héros du travail », de la racine des cheveux à la plante des pieds ; et s'il n'est pas du parti, sur le point d'y entrer... Le moindre personnage de Hamp ou de Poulaille (*Le Pain quotidien*) est un million de fois plus humain.

On voyait paraître sur la scène de l'un des meilleurs théâtres de Moscou, dans la pièce de Nicolas Nikitine, *La Ligne de Feu* [3], pièce bien faite et fort bien montée par Tairoff (1931), un ingénieur-saboteur si parfait dans son genre, des guêtres à la barbiche, que j'ai pensé tout de suite au traître noir d'intention, de rôle, de sourcils et de pourpoint que j'ai vu quelquefois paraître, il y a bien longtemps, dans des mélodrames sur une scène de Belleville. L'écart avec la réalité est facile à juger : les vrais saboteurs répondaient si peu à ce signalement qu'ils surent, pendant des années, inspirer confiance aux dirigeants les plus compétents de l'économie soviétique.

3. Il faut, à propos de ce titre, signaler les inconvénients et la fausseté d'une conception militaire de la production, même sous-entendue par le vocabulaire. La production n'est pas la guerre, l'industrialisation socialiste n'est pas la ligne de feu (passe encore pour l'industrialisation capitaliste, cette mangeuse d'hommes), le travailleur n'est pas un soldat. La production et la guerre réclament des organisations différentes, des méthodes différentes, des qualités humaines différentes.

Le danger de ces schémas, c'est qu'ils désarment l'intelligence et faussent les idées. L'image conventionnelle gravée dans l'esprit empêche un jour d'apercevoir le réel. L'art perd la richesse et la variété de la vie. Il n'évite des erreurs fécondes que pour tomber dans l'erreur inféconde. La dialectique même de la vie, ce jeu constant de contradictions qui se confondent, se provoquent et s'usent les unes les autres, se nient, s'abolissent et renaissent, lui échappe [4].

4. Je ne résiste pas au désir de citer ici quelques lignes de Romain Rolland : « Quel que soit l'ouvrage entrepris, [...] il n'y a que deux arts au monde : celui qui a pour point de départ la vie et celui qui a pour point de départ la convention. » Et encore : « On a courageusement combattu pour la vérité en politique. Il n'est pas moins nécessaire de la défendre en art. L'une n'est pas distincte de l'autre. Le principe de la justice n'est pas le cœur, la vague sentimentalité : c'est l'intelligence, la lucidité de l'intelligence. La santé de l'intelligence importe au plus haut degré à l'action et à la Révolution. » (*Le Poison idéaliste,* à Charles Péguy, juillet 1900, reproduit dans *Europe,* 15 février 1926.)

15. Ecrivains et prolétaires

Les exemples que j'ai donnés, loin d'être exceptionnels, sont d'une banalité typique. (Ce que j'en dis, du reste, se retrouve sous la plume des dirigeants des organisations littéraires soviétiques ; ils le répètent périodiquement sans arriver à obtenir un redressement : preuve que le mal est profond.) Le même esprit schématique semble avoir inspiré les récentes tentatives d' « ouvriériser » le littérateur. L'année 1930 fut celle des brigades d'écrivains. Des groupes d'écrivains payés au mois par les entreprises industrielles, voyages payés et contrats signés pour des ouvrages documentaires, parcoururent le pays en faisant de l'agitation. Des milliers d'écrivains participèrent à ce mouvement qui a dû coûter assez cher et n'a pas produit un seul livre marquant. On en est revenu. Il y avait pourtant à la base de cet effort une idée intéressante : celle du travail des équipes d'écrivains en contact immédiat avec la production.

Une autre campagne commença un peu plus tard. Les ouvriers des brigades de choc furent conviés à « entrer dans la littérature ». Appartiennent aux brigades de choc les travailleurs qui prennent l'engagement de fournir un labeur particulièrement soutenu ; en admettant même que ces brigades représentent bien l'élite des travailleurs, ce qui ne saurait être la règle absolue, car le bon ouvrier n'a pas besoin de prendre des engagements spéciaux pour faire tout ce qu'il peut, ces ouvriers, ceux qui font à l'usine

la plus grande dépense d'énergie, ceux auxquels il reste le moins de forces et de loisirs, peuvent-ils penser sérieusement à devenir des écrivains ? —, c'est-à-dire à faire, par surcroît, l'apprentissage d'un nouveau métier plus difficile que quelques autres, qui exige une application tout aussi consciencieuse que les autres, des années de préparation, une formation générale, du temps, des loisirs — pour ne point dire des dons... ? N'est-il pas imprudent de l'oublier ? Des écrivains russes enthousiasmés n'en ont pas moins salué dès hier, dans les travailleurs des brigades de choc, « les maîtres de la littérature ». Incontinence verbale d'intellectuels encore trop étrangers à la conscience prolétarienne pour se permettre un jugement sérieux. Le mineur sait qu'on ne s'improvise pas maçon.

(On part, cette fois encore, d'une idée juste : il n'est pas niable que la classe ouvrière renferme d'innombrables talents auxquels ne manquent pour se manifester que la culture et l'occasion. A la société prolétarienne de les réveiller et de leur fournir l'une et l'autre. Mais l'application mécanique d'une idée juste n'aboutit qu'à une action caricaturale. — Est-il besoin de rappeler quels grands écrivains contemporains sont venus du prolétariat, ou de plus bas ? Voici les Américains O'Henry et Jack London, l'Anglais Joseph Conrad, le Russe Gorki, le Français Pierre Hamp, le Norvégien Knut Hamsun, le Roumain Istrati. Je ne m'arrête que sur des noms classés, universellement connus. Conrad, Polonais d'origine, n'apprit l'anglais, sur des bateaux britanniques, qu'à vingt ans ; Istrati, lui aussi, n'apprit le français, sa langue d'écrivain, qu'assez tard.)

Un appauvrissement certain résulte de tout cela : la littérature est toujours en retard sur la vie sociale,

bien qu'elle affirme sans cesse, par la voie de ses organes et de ses conférences, sa volonté de la suivre. Pas une seule fois, que je sache, les écrivains n'ont dénoncé des maux, des abus, des erreurs, des dangers, *avant* les organes officiels (quant à les dénoncer *après,* quoi de plus facile ?) ; pas une seule fois ils n'ont préconisé une solution, une amélioration, une initiative, *avant* les organes officiels (quant à les approuver ensuite, quel mérite y voyez-vous ?). Des bouleversements historiques tels que la révolution chinoise de 1927, mieux connue cependant des Russes que d'aucun autre peuple européen, ne nous ont pas valu l'équivalent des *Conquérants* de Malraux, bien que les Russes aient été en Chine plus nombreux que les Français, et plus à même de comprendre les événements [1]. Nous touchons sur ce point à la racine du mal : sujet trop épineux pour maintes raisons d'idéologie. Pour la même raison, des écrivains de talent préfèrent traiter des sujets d'histoire.

---

1. Aspects différents, valeurs différentes d'un livre : les *conquérants* décrits par Malraux, dilettantes nietzschéens vivant d'une révolution, n'ont presque rien de commun avec les révolutionnaires prolétariens. Je ne veux pas dire que de tels hommes ne se rencontrent pas dans les révolutions : celles-ci brassent de tout et le rôle des aventuriers n'y est pas négligeable. Mais le révolutionnaire d'aujourd'hui, c'est le « révolutionnaire professionnel » de Lénine, « l'homme du parti » bolchevik, le *militant* des pays latins, et Garine est à mille lieues de ces hommes — Malraux est tout à fait étranger à la conception prolétarienne de la révolution ; à l'analyse, ses idées se révéleraient peut-être d'un ennemi : bien bourgeoises. — Mais, par la *sensation* qu'il nous procure de la rue à Canton, par la révélation, en quelques traits, de la foule chinoise qu'il sait voir et nous faire voir, par l'intense vision qu'il nous donne du drame quotidien, son livre nous est précieux ; et je ne parle pas de sa valeur purement littéraire, qui est certaine.

16. La pensée prolétarienne et la crainte de l'erreur

Les causes de cet état de chose résident plus haut que dans une tutelle administrative sans doute excessive ; elles dérivent d'une conception beaucoup trop étroite de la littérature et d'une horreur de l'hérésie qui aboutit à la crainte de toute variété, de toute variation, de toute recherche, voire de toute façon tant soit peu nouvelle de formuler des vérités premières ou des idées incontestées. L'erreur est-elle donc si dangereuse dans les œuvres de l'esprit ?

La dialectique matérialiste devrait, semble-t-il, nous aider à comprendre que, dans l'incessante conquête de la vérité scientifique, l'erreur se mêle toujours plus ou moins à celle-ci et n'a pas toujours le rôle funeste qu'on est enclin à lui prêter après coup. Il n'y a pas, enfin, d'erreur *complète*. La science n'est pas achevée, « le marxisme n'est pas un dogme, mais une règle pour l'action » (on aime à le répéter en Russie : comme on a raison !), l'action même d'un parti prolétarien victorieux est nécessairement entachée d'empirisme, d'erreurs, de tâtonnements, de fluctuations en des sens divers ; il serait ridicule de s'en faire une idée rigide et linéaire. La vérité, enfin, notre vérité prolétarienne, ne faut-il pas qu'elle se fasse sans cesse, par l'effort de tous, dans une émulation féconde, dans des recherches, des discussions, des luttes fraternelles ? Les congrès de nos organisations peuvent trancher souverainement les

questions de doctrine qui commandent l'action et sont commandées par elle ; il le faut, car ce qui nous importe par-dessus tout, dans la transformation du monde, c'est l'efficacité de l'action. On ne saurait leur demander de trancher des questions de philosophie, de méthode scientifique, d'art ou d'histoire, sans revenir à la tradition dogmatique des conciles de l'Eglise romaine. La machine universelle à fabriquer la vérité n'est pas encore inventée — et ce n'est pas à nous, marxistes révolutionnaires, d'en rêver...

Peut-on dès lors demander à la littérature une orthodoxie idéologique impossible dans les domaines scientifique et politique ? Un grand parti prolétarien doit défendre sa pensée contre les influences désagrégatrices, garder son équilibre intérieur, lutter contre les éléments de décomposition qui se révèlent en lui, surtout quand il exerce le pouvoir et en détient le monopole — c'est entendu ; mais convient-il d'appliquer aux autres domaines de la vie intellectuelle, à la science et aux arts, les méthodes par lesquelles se maintient une saine intransigeance politique (en admettant que ces méthodes soient excellentes, puisque nous n'avons pas à les juger ici) ?

La valeur d'une doctrine ne saurait être considérée dans l'absolu, en dehors de toute contingence ; il n'y a pas de possession de la vérité indépendamment de l'intelligence, du talent, de la probité, de l'action individuelle et sociale du possesseur ; ou nous arriverions à la dogmatique. Pour certains Pères de l'Eglise, le dernier des chrétiens valait mieux que le plus grand des païens ; pour nous, révolutionnaires d'aujourd'hui, un grand idéaliste, homme de science ou écrivain, assez étranger par sa formation spirituelle au matérialisme dialectique de Feuerbach,

Marx, Engels et Lénine — un Albert Einstein, un Nicolaï, un Romain Rolland —, peut valoir infiniment plus qu'un médiocre matérialiste frais émoulu de l'Ecole et tout au plus bon à... je ne sais vraiment à quoi... La philosophie du dernier est en elle-même supérieure à l'idéalisme ; mais le grand idéaliste, quand il vient au prolétariat, jette dans la balance un trésor d'expérience humaine, de culture, de savoir, de talent, toutes les richesses dont l'humanité du siècle l'a fait dépositaire — tandis que notre médiocre... Le lecteur m'excusera d'insister sur des choses aussi évidentes en usant d'images qui ont quelque chose d'offensant pour le bon sens. Il le faut, je n'y puis rien : que le lecteur veuille bien croire que je cherche à m'exprimer dans tout cela avec la plus grande modération. Lénine écrivait autrefois à Gorki : « Je pense qu'un artiste peut tirer de toute philosophie des choses utiles pour lui-même. [...] Et je reconnais que, lorsque vous exprimez en cette matière [sur la création artistique] des opinions fondées sur votre expérience artistique ou sur la philosophie, même si cette philosophie est idéaliste, vous arrivez à des conclusions qui peuvent rendre des services extraordinaires au parti ouvrier [1]. » Il n'en est pas moins vrai que l'on voit trop souvent préférer la lettre à l'esprit, la médiocrité confite dans la répétition de formules apprises à l'intelligence honnête et chercheuse dès lors encline aux « déviations ». Les journaux viennent d'affirmer à nouveau qu'il n'y a de place dans l'Union que pour une critique rigoureusement marxiste. Cette critique est à mes yeux la seule scientifique. Est-ce une raison bien suffisante pour préférer à un Sainte-Beuve quelque tout jeune rédacteur de la rubrique littéraire

1. Lettre du 25 février 1908.

de *L'Humanité* ? Nous serions du même côté de la barricade pendant l'insurrection, ce jeune rédacteur et moi ; le grand critique serait peut-être de l'autre : mais c'est plutôt à lui qu'il faudrait demander par la suite de commenter Gœthe.

Enfin la règle : « Tous ceux qui ne sont pas entièrement de notre avis sont contre nous » — dont les conséquences pratiques vont loin — est-elle juste ? Elle est aussi fausse qu'une perle à vingt francs. Tous les révolutionnaires le savent bien qui, dans la lutte, ont eu si souvent besoin du concours d'hommes fort éloignés d'eux à divers égards. Cela commence au service individuel, rendu par sympathie à l'exilé, pour finir par le travail des spécialistes dans l'Armée rouge et dans l'industrialisation. Me répondra-t-on qu'on ne peut pas se passer de l'ingénieur et de l'artilleur, alors qu'on peut se passer de l'écrivain petit-bourgeois et du militant syndicaliste ? Je dis que ces deux-là ne peuvent être éliminés sans qu'il en résulte un terrible appauvrissement.

Bien moins que les déviations de la pensée individuelle, le prolétariat au pouvoir doit craindre le mimétisme de la médiocrité, le camouflage, l'adaptation intéressée à son langage, à ses idées, à ses mœurs, toute cette vaste contrefaçon de la culture prolétarienne fondée sur le moindre effort, le « pas d'histoires, il faut hurler avec les loups », le « débrouillons-nous, hein ! ». La recherche mécanique de l'orthodoxie rigoureuse aboutit à une sélection à rebours. Voici deux auteurs : l'un, plein de sève, dévoué à la révolution qu'il entend à sa façon, artiste véritable, s'entête à défendre sur quelques points, indirectement, comme c'est généralement le cas dans le roman, des idées que l'on considère comme erronées — mettons, pour aggraver son cas,

qu'il soit disciple de Freud en psychologie, ou de Bergson en philosophie, ou de Sorel en sociologie ; l'autre, terne à souhait, n'a rien à défendre si ce n'est une minuscule situation personnelle : qui ne voit que le second *s'adaptera* le mieux à toutes les exigences qu'on lui présentera et que l'intransigeance bureaucratique aboutira à l'élimination du premier ? La société socialiste en formation doit craindre cette adaptation passive ou intéressée qui, dans les grandes luttes de l'avenir, peut très bien se retourner contre elle. Elle doit inculquer à ses citoyens le *courage civique*. L'homme qui ne sait pas défendre énergiquement ou stoïquement, selon le cas, ses convictions ne sera jamais ni un vrai révolutionnaire, ni un digne écrivain, ni un bon citoyen des Républiques du Travail.

Et plus que les erreurs d'idéologie, il faut craindre la stérilité. Notre intransigeance de pensée ne peut vaincre que dans la lutte : pas dans le vide.

17. Le problème des échanges intellectuels

Comme toute la vie intellectuelle, la littérature tend de plus en plus à s'internationaliser. Le grand écrivain est celui dont l'influence rayonne dans le monde. Un livre qui porte est un livre qu'on traduit. La littérature institue un constant échange de messages entre les générations, les classes, les pays, les races, les continents — échange pas encore assez large à notre gré, mais qui va s'élargissant. Un rôle capital doit y revenir à la littérature nouvelle, je veux dire d'inspiration révolutionnaire et prolétarienne. Ne lui appartient-il pas d'affirmer, par-dessus les frontières hérissées de barbelés, l'esprit européen, la fraternité des races, l'internationalisme ouvrier — seule forme achevée de l'esprit européen ? On ne conçoit pas que cette littérature puisse vivre sans échanges internationaux très actifs. Mais, à cet égard aussi, sur un point capital, la situation est mauvaise, et c'est la littérature soviétique qui en pâtit le plus. Ses communications avec le reste du monde sont extrêmement faibles et rares. Elle ignore à peu près la vie littéraire de l'étranger. Il n'y a pas dans l'Union entière une seule librairie vendant les livres nouveaux en langues étrangères ; pas une bibliothèque ne possède des collections complètes des principales revues étrangères. Pas une publication, en dehors de quelques bulletins sporadiques, destinés à un étroit public de fonctionnaires, ne suit réellement le mouvement littéraire international.

Depuis quelques années [1], les auteurs étrangers ne sont traduits que par exception, et la crise du papier n'est pas la seule cause de cet état de chose. Il y a tendance à considérer comme inutile, sinon pernicieuse, la littérature bourgeoise ou petite-bourgeoise — ce dernier qualificatif étant appliqué aux écrivains d'avant-garde — du monde capitaliste. Le schématisme de critiques simplistes, eux-mêmes au-dessous de toute critique, qui vous exécutent un auteur en deux mots, avec une suffisance impayable, fait le reste [2]. Je n'ai pas à démontrer combien cette tendance est fâcheuse. J'y retrouve, grossie, la crainte malsaine de l'erreur et la crainte, à peine plus justifiée, de l'influence intellectuelle des classes riches de l'étranger.

Dans le cercle moins vaste de la culture prolétarienne, situation pire encore ; c'est ici que la crainte de l'erreur porte ses fruits les plus amers. Les échanges intellectuels, quels qu'ils soient, deviennent complètement impossibles, les organes officiels des partis communistes étant les seules publications ouvrières admises dans l'Union. Aucune communication directe ne peut donc s'établir entre la littérature prolétarienne soviétique et les nombreux groupements prolétariens de tendances diverses qui constituent, depuis toujours, dans le monde entier, des foyers de culture ouvrière, des laboratoires où s'élaborent les idées et les tactiques, où se forment les militants. Foyers pleins de contradictions, de faiblesse, d'erreurs même, eh oui !, mais foyers vivants,

1. Au contraire de la période antérieure : on traduisait énormément jusqu'en 1928.

2. Un critique qualifiait incidemment, dans la *Gazette littéraire* de Moscou du 26 janvier 1932, Jean Giono d'idéologue des *koulaks* (paysans riches) (!), ce qui le dispense de toute démonstration...

irremplaçables. On s'aveugle et on les démoralise en les ignorant de parti pris. Si l'on ajoute à tout ce qui précède la difficulté, souvent insurmontable, des voyages, on se fera une idée à peu près juste de l'énorme difficulté des échanges intellectuels entre la littérature de l'U. R. S. S. et la nouvelle littérature des autres partis du monde. Ce problème est grave, je ne fais que l'esquisser à grands traits.

18. Pour répondre au lecteur malveillant

Si grande est la fécondité d'une révolution socialiste (et de l'expérience humaine qu'elle implique chez l'écrivain tiré par sa poigne virile de la contemplation du moi, des préoccupations d'écoles, de la compétition des prix littéraires, etc.) que la production artistique, dans les deux branches les plus nécessaires aux masses de ce temps, les lettres et le cinéma, en a d'abord été, dans l'U. R. S. S., prodigieusement enrichie en quelques années. La saveur de la vie, la qualité de l'énergie vitale, la vision de la société, les idées sur la vie, la mort, l'avenir, l'individu, la collectivité, tout s'est plus ou moins modifié. Par rapport aux littératures d'Occident, enrichies par l'expérience de la guerre, mais à un degré infiniment moindre, car la guerre a été un cataclysme et non le début d'une rénovation sociale, une terrible épreuve pour les peuples et non un appel titanique à l'énergie des masses, la littérature soviétique à ses débuts fait grande figure, en dépit d'une certaine imperfection de la forme, d'ailleurs assez conforme aux grandes traditions russes. Dostoïevski et Tolstoï, dominés par leur pensée, négligèrent souvent la forme. Et telle est la différence de diapason entre l'Occident et l'U. R. S. S., que des écrivains cotés en Russie comme à peu près contre-révolutionnaires passent ailleurs pour des révolutionnaires : ainsi Pilniak. Jugements viciés dans les deux pays par des préjugés opposés.

Les maux que j'ai signalés ne se sont aggravés qu'au cours des dernières années, mais se font déjà sentir sur le rayonnement de la littérature soviétique. Presque tous les écrivains russes que l'on traduit aujourd'hui appartiennent à la génération de 1922-24 ; presque toutes leurs œuvres connues en dehors de l'U. R. S. S. datent de quelques années. Nous voici dans la quatrième et dernière année du plan quinquennal, et cette phase grandiose de la révolution nous apparaît étonnamment pauvre en œuvres littéraires [1].

A ceux qui pourraient être tentés d'exploiter contre le communisme ces remarques critiques, voici déjà ma réponse.

La bourgeoisie a mis des siècles à se former, grandir, conquérir le pouvoir, bâtir sa civilisation. Ce n'a pas été sans mêler dans les mêmes flots le sang des rois et le sang des plèbes. Elle a vu, avant d'apprendre à se gouverner elle-même, étrangler ses républiques. Des soldats de fortune chassaient ses parlements et lui imposaient des dictatures humiliantes ; c'est d'hier. L'histoire de sa presse et de sa littérature compte trop de pages sans gloire pour qu'il soit permis à ses apologistes de tirer sérieusement argument des difficultés que le développement d'une nouvelle littérature rencontre dans la première république des travailleurs. L'observateur de bonne foi ne peut oublier, à aucun moment, que nous sommes devant l'expérience, exemplairement courageuse, d'une classe jeune encore faible dans sa victoire même, accablée de plus par un pesant héritage.

---

1. Je ne vois à signaler — à titre d'exemple — que trois œuvres intéressantes sur l'industrialisation : *Soif,* de Leonid Leonov, *La Volga se jette dans la Caspienne,* de Boris Pilniak, et *L'Hydrocentrale,* de Mariette Chaguinian.

19. Le double devoir

Je me suis inspiré, en traitant de ces questions, d'une règle que je crois essentielle pour quiconque entend servir la révolution : *la règle du double devoir*. La littérature, si elle veut accomplir à notre époque toute sa mission, ne peut pas fermer les yeux sur les problèmes intérieurs de la révolution. Victorieuse ou vaincue, mûrissant ou reculant, préoccupant les avant-gardes ouvrières ou latente dans l'esprit des masses, la révolution est aujourd'hui partout ; ses maux sont partout les nôtres. Il faut pourtant la défendre à la fois contre ses ennemis extérieurs et contre ses ennemis intérieurs, c'est-à-dire contre les germes destructeurs qu'elle porte en elle-même. Grande est la difficulté de cette dernière tâche. A l'accomplir, on risque, paraît-il, de donner des armes à la réaction et de décourager les indécis ; admettons-le ; je tiens le risque contraire, celui du bourrage de crânes involontaire et de la création d'un conformisme révolutionnaire aussi conventionnel et mensonger que tout autre, pour plus grave. Les ouvriers qui s'insurgent contre une république bourgeoise font toujours plaisir au commencement — pas bien longtemps, il est vrai — aux gens d'extrême droite. Les énergiques qui, dans une Commune assiégée, se permettraient de blâmer l'incapacité du commandement ne manqueraient pas d'être accusés de faire le jeu des Versaillais ; mais ils le feraient moins, à coup sûr, que l'incapacité du com-

mandement. Adoptons la solution virile, la seule digne du prolétariat : la vérité en face.

Eh bien, il faut creuser l'idée de révolution ; et si on lui dit *oui,* que ce soit un *oui* ferme, sans tiédeur ni réticence. A de certaines époques, les plus terribles, la révolution prolétarienne doit être défendue en bloc ; ce sont précisément les heures où l'on croit lui voir commettre des erreurs éclatantes, où les abus de toutes sortes, les violences populaires, la terreur lui font un visage effrayant ; heures du danger mortel, heures des plus grands sursauts de l'énergie, heures impitoyables. Du moins le devoir y est-il simple, tout au moins pour les esprits libres et les révolutionnaires des autres pays ; car, dans le pays même, le devoir est toujours double, bien que l'une de ses faces *l'emporte de beaucoup ;* l'acceptation de toutes les responsabilités ne diminue jamais l'impérieuse obligation de combattre chaque jour les maux dont pâtit la révolution ; c'est précisément ce qui fait l'intense activité de millions d'hommes qui constitue, en définitive, la révolution même : chacun, dans la grande action commune, fait chaque jour, de sa propre initiative, tout son possible sur une foule de points. Je m'incline devant quelque décision capitale d'un congrès, même si je la juge fâcheuse, car la discipline est plus nécessaire au salut public que mon action critique ; mais à l'usine, au logis, au bataillon, au comité, il faut à chaque instant que je réagisse contre l'ignorance, la bêtise, la brutalité, le déchaînement des instincts, la malhonnêteté intéressée. De sorte que, dans l'action même, le devoir est toujours double, mais ses deux aspects — de défense générale et d'incessant redressement intérieur — varient en importance comme en ampleur. La paix venue, quand la révolution passe à son œuvre constructive, la lutte pour le redresse-

ment intérieur acquiert évidemment une importance croissante.

Un phénomène se développe en vertu de ses contradictions internes. Sorel écrit de la Révolution française : « La Révolution allait bientôt liquider l'ancien régime en imitant, bien souvent, des pratiques de cet ancien régime[1]... » Une révolution retourne forcément contre l'ancien régime les armes qu'elle lui arrache. Elle le continue en quelque sorte, *en sens inverse,* elle ramasse sur le champ de bataille des armes qu'elle n'a point faites, qui sont souvent contraires à son génie. Une foule de contradictions inévitables découlent de là ; on voit des socialistes, adversaires du principe de la peine de mort, recourir à la terreur, des antimilitaristes former les armées rouges, des militants, soucieux d'acheminer l'Etat vers sa disparition, devenir hommes d'Etat, des forçats politiques d'hier, dont la plus grande joie serait de faire sauter les prisons, en défendre jalousement les clefs... Il faut l'insondable incompréhension du petit bourgeois, gavé de notions apprises, réduites d'ailleurs à de simples associations de mots, pour conclure, de ce que la révolution se réalise par les seuls moyens donnés, qu'elle se nie, se dément, recommence un vieux cycle de l'histoire. Mais ces contradictions sont pleines de dangers : Robert Louzon observait naguère dans *La Révolution prolétarienne* de quel poids inouï les traditions de l'histoire de Russie pèsent sur la République des soviets. Il y a là — car cette remarque est d'une vérité frappante — une source de maux inévitables, à combattre avec d'autant plus d'énergie que le nouveau régime ne triomphera que s'il en vient à bout. Les dix jours qui ont ébranlé le monde en octobre 1917 et les

1. *Les Illusions du progrès,* p. 118.

quatorze ans qui ont suivi viennent dans l'histoire après trois siècles de despotisme.

Une révolution ne constitue pas un procès homogène, unique, comparable à la chute d'un torrent ; c'est plutôt la somme d'une multitude de mouvements variés, parmi lesquels il en est d'heureux et de funestes, de révolutionnaires au vrai sens du mot et de réactionnaires, de sains et de malsains. De là l'impossibilité d'un conformisme révolutionnaire, *de là le double devoir.* Je ne veux pas dire pour cela qu'un conformisme pseudo-révolutionnaire ne puisse tenter de s'imposer, mais qu'il serait en contradiction avec la nature profonde de la révolution ouvrière et ne réussirait à s'imposer qu'au détriment de celle-ci.

Quand M. Julien Benda écrit : « Il faudrait pourtant comprendre que l'idée révolutionnaire, du fait qu'elle s'est réalisée, a cessé d'être révolutionnaire, de même qu'une lave, qui s'est pétrifiée, a cessé d'être une lave [2] » — il use d'une métaphore bien trompeuse. Comparer un procès historique qui, par définition, n'est jamais fini, comparer le cours de la vie même à une pétrification de lave ! C'est que M. Benda procède d'une idée typiquement *bourgeoise* de la révolution. Pour le tiers état, quand le pouvoir est conquis, l'ordre assuré, il n'y a plus qu'à laisser se pétrifier les laves populaires. Dieu a fini son œuvre, il se repose. La société bourgeoise est bâtie pour l'éternité... Les idéologues du tiers état ne sauraient penser autrement, car la bourgeoisie, dans ses périodes de force, ne se conçoit pas de successeurs. Tout autre est la dialectique prolétarienne ; le prolétariat ne veut vaincre que pour disparaître ; la dictature du prolétariat ne prétend pas à l'éternité ; elle se conçoit transitoire, elle veut sa propre fin pour faire

2. « Scholies », *La Nouvelle Revue française,* 1er novembre 1929.

passer l'humanité « du régime de la nécessité à celui de la liberté ». On voit assez bien où finit la révolution bourgeoise ; mais la révolution prolétarienne ne finit pas ; elle se veut permanente, selon le mot de Marx [3], jusqu'à l'établissement d'une société sans classes, sans État, sans frontières. C'est une lave ardente qui continue son chemin. Et s'il arrivait que cette lave se pétrifiât, la révolution ne se serait pas « réalisée », Monsieur Benda, elle serait vaincue.

Les intellectuels qui, dans leur désir de servir la révolution, se laissent aller à une sorte de conformisme révolutionnaire manquent en réalité à un devoir essentiel envers la révolution, témoignant de la difficulté qu'ils éprouvent à la comprendre, révélant qu'ils la considèrent encore de l'extérieur, en spectateurs sympathiques, et non du dedans, en acteurs. Ils sont au-dessous de leurs tâches. Ils manquent de clairvoyance ou de courage civique, selon le cas. Ce que l'on peut le moins pardonner à la révolution, c'est de compromettre elle-même son destin. La situation des autres, par contre, peut n'être pas gaie à certains moments. L'accomplissement du double devoir peut les placer entre l'enclume et le marteau. Qu'y faire ? — Eh ! faire son devoir !

On m'objectera peut-être que les intellectuels ne sont que trop enclins à un certain non-conformisme anarchisant, individualiste, opposé à l'effort de penser avec des millions de travailleurs, répugnant à la discipline prolétarienne de l'action, à la fermeté des jugements de classe, à la netteté souple mais rigoureuse du marxisme. Cet esprit de fronde, petit-bourgeois, ne trouve un contrepoids décisif que dans l'adhésion *scrupuleuse* au marxisme.

---

3. Karl MARX, *Message au comité central de la Région des communistes,* 1850.

20. La tradition révolutionnaire française

Il me reste à déterminer les données principales de la littérature en formation, assez bien définie par Henry Poulaille comme celle du *nouvel âge*. Sa gamme très large va, par des gradations souvent insensibles, de l'humanisme bourgeois à l'humanisme prolétarien, de la littérature « avancée » à la littérature prolétarienne. Bien absurde serait la tentative de classer les hommes et les œuvres en des compartiments étiquetés. Les écrivains de l'ancien groupe de l'Abbaye, Duhamel, Romains, Arcos, Durtain, Vildrac, sont loin d'être des révolutionnaires ; mais ne leur devons-nous pas d'avoir précisé une qualité du sentiment humain d'une indéniable, d'une profonde portée révolutionnaire ? Ne leur devons-nous pas d'avoir affirmé les premiers ce sens de la vie collective que tout homme possède, mais qu'un siècle d'individualisme forcené a fini par oblitérer, si bien qu'il a fallu des poètes pour le redécouvrir ? — N'oublions pas, enfin, que, dans une société divisée en classes, l'humaniste est forcément favorable aux classes opprimées : il n'a pas à révéler la valeur de l'homme des classes dirigeantes, assez cotée, en dehors de lui, il rappelle la dignité humaine de ceux dont les maîtres voudraient bien oublier parfois qu'ils sont des hommes.

Poulaille a très bien fait ressortir quelles nécessités obligent la littérature à se renouveler et dans quel

sens doit aller ce renouvellement. Il a souligné le rôle du cinéma et de la T. S. F. dans cette transformation. Il esquisse un recensement des aînés et des jeunes, des pionniers et des nouvelles équipes. Je lui reprocherai de s'en être trop étroitement tenu à son sujet, d'où une certaine méconnaissance des facteurs sociaux (idéologie et politique) dont l'influence est essentielle sur le développement des lettres [1]. La France a toute une culture révolutionnaire, toute une tradition spirituelle vivante, capable, pourvu qu'on n'en dédaigne pas la richesse, d' « insuffler l'âme » à un grand mouvement littéraire. Il faut retrouver Proudhon, rouvrir Sorel, lire Edouard Berth, cet étonnant remueur d'idées prolétariennes. Retrouver aussi le Guesde des bons moments, le pamphlétaire Lafargue. Connaître Reclus, cette pensée limpide, cette science sûre, ce style aussi limpide que la pensée, cette passion de la révolution ! Remonter aux sources de l'énergie ouvrière chez Babeuf, Blanqui, Varlin, les insurgés de Lyon, du faubourg Saint-Antoine et de la Commune. Remonter aux sources de la littérature prolétarienne de langue française chez Vallès, tirer de l'oubli un Cœurderoy, n'y pas laisser tomber un Darien, un Zo d'Axa, faire l'histoire d'un *Père peinard,* comprendre un Albert Thierry. Une anthologie du journalisme révolutionnaire français qui mettrait à contribution les feuilles oubliées, socialistes, anarchistes, syndicalistes, communistes de la première heure ne serait pas dépourvue de valeur littéraire. C'est intentionnellement que, sans craindre de rapprocher des éléments

1. Henry POULAILLE, *Nouvel Age littéraire.* L'un des mérites de ce livre est de réunir sur notre sujet une foule de textes difficiles, parfois impossibles à retrouver, dont quelques-uns sont remarquables. Ainsi les pages de Martinet sur l'art de classe.

contradictoires, je ne considère ici que les représentants d'une pensée nettement ouvrière et nettement révolutionnaire ; où l'horizon s'élargirait d'une façon peut-être démesurée, mais nous serions ramenés par Zola, Jaurès, Verhaeren à des conceptions moins tranchées.

Cette tradition révolutionnaire française a souffert depuis une quinzaine d'années de son conflit avec le marxisme ; le communisme, de son côté, pour avoir fait preuve de myopie à l'égard de cette tradition, n'a pas encore trouvé, en France, ce qu'il lui faut pour conquérir les masses : une langue, un style. La plupart des écrits communistes français, même originaux, ont quelque chose de l'inévitable lourdeur des traductions, ce qui ne contribue pas peu à diminuer leur efficacité.

Je ne crois pas cette tradition foncièrement hostile au marxisme, auquel elle a fait d'assez grands emprunts ; je tiens que les communistes français, quand ils en méconnaissent l'importance, et c'est souvent faute de pouvoir l'affronter, se privent de l'appoint d'une grande force intellectuelle historique et commettent une grosse erreur de principe ; nous ne venons pas nous substituer à ceux qui nous ont précédés, mais reprendre leur tâche, la continuer ; nous nous sentons les héritiers naturels de tous ceux qui ont pensé, lutté, agi pour et avec la classe ouvrière. Fécondée par l'expérience des Allemands et des Russes, cette tradition ferait l'originalité de culture des révolutionnaires français.

Il s'agit naturellement d'une assimilation et d'une continuation *critiques* et non *passives*.

21. Le roman de la production. Hamp

La production est sans doute appelée à prendre dans la littérature la place prépondérante qu'elle a prise dans la politique, la sociologie, la philosophie même. L'homme moderne y reconnaît l'assise de toute vie sociale. C'est déjà toute une révolution de la pensée. Pierre Hamp, mieux que Zola qui s'intéressait aux mineurs et non à la mine, fait entrer la production dans le roman [1].

Venu lui-même de la classe ouvrière, Hamp prend pour sujet de roman une matière première qu'il suit depuis son apparition jusqu'à la consommation : le poisson, pêché au début de *Marée fraîche*, consommé dans un grand restaurant aux dernières pages ; les parfums dans *Le Cantique des cantiques ; Le Lin, la laine.* Le vocabulaire technique, le parler des gens de métier, les raisonnements des hommes d'affaires, les prix de revient, les calculs de bénéfices remettent tout à coup la langue littéraire en plein contact avec la vie. La machine — la machine à pressurer la peine des hommes pour en extraire de l'or — prend à bon droit dans ce roman la place réservée dans le roman classique au « cœur pensif ».

1. Marquons une date à ce propos. J.-M. Guyau écrivait en 1897 : « Suivant quelques esthéticiens, tels que MM. Ruskin et Sully-Prudhomme, l'industrie humaine deviendra de plus en plus incompatible avec l'art. » Suivaient des réflexions sur « ce qu'il y a de peu esthétique dans les chemins de fer », du reste appelés railways... (*Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.*)

Une beauté nouvelle est brutalement révélée par ces innovations. Ce que l'on tente aujourd'hui péniblement dans l'U. R. S. S., Hamp l'a réussi *dans sa sphère.* Il nous est d'autant plus facile de rendre justice à cette œuvre solide en bien des parties que ses faiblesses nous apparaissent avec éclat. L'évolution de Pierre Hamp a rudement desservi son talent. Du *Rail* à ses derniers ouvrages, on voit peu à peu la force ouvrière céder le pas, dans *La Peine des hommes,* à la puissance patronale. Le langage même de l'écrivain change tristement. Les militants syndicaux qu'il décrit dans *Le Rail,* à l'occasion de la grève des cheminots de 1910, sont des « hommes graves, assagis de dur travail », dont « l'habitude de beaucoup réfléchir ralentissait la parole ». Dans *Le Cantique des cantiques,* qui se rapporte à l'après-guerre, un « meneur » syndicaliste chantant *L'Internationale* nous est présenté en ces termes : « Il hurlait avec des vocalises de café-concert le funèbre cantique socialiste. » C'est à croire que l'auteur a fait fortune entre les deux livres.

Ne voyant pas, ne pouvant pas voir naître et s'affirmer la conscience de classe des travailleurs, Hamp y substitue la conscience professionnelle, vieux concept étroit, formé par l'artisanat, que le patronat est intéressé à entretenir. Dans la réalité, la conscience de classe écrase tellement la conscience professionnelle qu'elle a fait naître l'idée du sabotage chez les syndicalistes français et américains... et, pendant les crises sociales de 1918 à 1923, chez les capitalistes russes et allemands. Hamp admire sans réserves la machinerie capitaliste, il est profondément captif ; on s'étonne de voir un écrivain qui sait, parfois, faire parler les ouvriers avec un esprit de classe si véridique se laisser, avec complaisance, éblouir par les apothéoses de la richesse : « L'église

était pleine de millions » (la scène finale du mariage riche, dans *Le Lin*). Quelques belles pages de son œuvre appartiennent pourtant incontestablement à la littérature prolétarienne. Que lui a-t-il manqué pour en être aujourd'hui le plus grand protagoniste ? D'être épaulé par la tradition dont j'ai parlé. Ses travailleurs vivent pour le capitalisme, alors qu'en réalité ils veulent vivre pour eux-mêmes. Quelque chose d'essentiel est faussé.

22. L'humanisme prolétarien

Ses éléments se retrouvent à divers degrés chez beaucoup d'écrivains ; par ces éléments, j'entends l'ensemble des sentiments et des idées ressortissant d'une conception prolétarienne de la vie, telle qu'elle se forme dans le mouvement ouvrier, les luttes révolutionnaires, l'U. R. S. S., chez les penseurs, les chefs et les militants du prolétariat. Et il s'agit bien d'un humanisme nouveau, notablement apparenté à une conception nouvelle de l'homme et du monde, dans laquelle l'homme est la valeur essentielle. Rien de définitif ou de statique encore dans cette conception appelée à évoluer avec la classe ouvrière et à subir les contrecoups des échecs et des succès de celle-ci. On ne peut donc que tenter d'en dégager empiriquement les données principales.

Ces données me semblent être les suivantes :

— l'intérêt pour la production, fondé sur l'intelligence du rôle primordial de celle-ci, de sa beauté, de sa grandeur ;

— la préoccupation du devenir social ; la conscience du fait que le destin du monde se décide, que tous les problèmes sont posés devant l'homme en termes inéluctables, que le capitalisme arrive au bout du rouleau, que la révolution est une réalité ;

— une conception des rapports de l'homme et de la technique (de l'homme et de la machine) tendant à un bouleversement total de ces rapports —

les travailleurs étant aujourd'hui *asservis à la machine* qu'il s'agit pour eux de conquérir afin que la machine apparaisse enfin *au service de l'homme* [1], en relation avec ce qui précède, une idée nouvelle, socialiste, de la place du travail et des travailleurs dans la vie. De ce point de vue, des œuvres « populistes » dont les auteurs ne voient dans le « peuple » que matière à roman plus ou moins « naturaliste » peuvent appartenir à la partie la plus morte de la vieille littérature ; on ne peut plus décrire aujourd'hui les ouvriers uniquement de l'extérieur, sans mettre en cause la notion socialiste du travail, comme on décrirait une tribu canaque.

De là quelques autres notions essentielles :

— celles des rapports de l'individu et de la collectivité ; — l'antinomie, si souvent exploitée par les philosophes bourgeois, de l'individu et de la société tend à se résoudre : un sentiment de la vie collective se précise pour amplifier, enrichir, multiplier l'individu [2] ; — nous entrevoyons un avenir où la collectivité, loin de mutiler l'individu, lui assurera un développement complet qui sera la condi-

1. Retenons le sentiment qui inspire des livres tels que celui de Georges Duhamel, *Scènes de la vie future ;* j'y vois *plus* qu'une protestation du vieil humanisme contre l'américanisme, cet apogée du machinisme capitaliste. J'ai beaucoup aimé un roman de Luc Durtain, *Ma Kimbell,* parce que le rapport de l'homme et de la machine y est présenté sous le jour le plus heureux : on y voit, simplement, ce qu'une moto peut donner de bonheur à l'homme qui la chevauche ; combien la machine accroît les possibilités de l'homme, avec quelle puissance et quelle fidélité elle le sert — et comme il faut savoir la comprendre.

2. Walt Whitman est à cet égard précurseur magnifique. — J'ai déjà rappelé l'œuvre des unanimistes. — Le petit livre de Dominique Braga, *5 000,* me fit impression, il y a quelques années, par la force avec laquelle il découvrait dans l'émulation une association et par la communauté d'existence qu'il révélait entre le champion, ses rivaux et la foule du stade.

tion de sa propre grandeur ; — l'esprit ouvrier, avec ce qu'il comporte de révolte, de sens critique, de trempe des caractères, d'esprit d'organisation (dévouement au syndicat, au parti), d'aptitude à la solidarité, d'internationalisme, bref tous les éléments d'une éthique et d'un droit nouveau [3].

L'humanisme prolétarien naissant reprend l'héritage de l'humanisme bourgeois, moins ce que l'humanisme bourgeois comprend d'utopisme, d'illusion trompeuse sur l'homme et la société, de pacifisme abstrait et débilitant, d'idéalisme désuet, presque puéril ; nous ne pouvons nous fier à un « progrès » qui se ferait tout seul, demain est vraiment trop noir ; ni croire à la bonne volonté des classes dirigeantes parce que nous savons que les lois de leur propre développement les dépassent ; ni admettre le pacifisme à l'époque des grandes guerres de classes qui seules nous permettent d'entrevoir la fin des guerres suicidaires du capitalisme et l'avènement de la paix par la révolution ; ni confondre la liberté et la culture des hommes ; ni professer le culte, très noble mais très impuissant, de « l'esprit », comme s'il existait un esprit désincarné planant au-dessus des mêlées et des misères humaines ; ni nous fier à la « révolte des consciences » qui n'est rien tant qu'elle ne s'est pas faite chair en des millions et des

3. Exemples : *Le Pain quotidien,* d'Henry Poulaille, est comme une œuvre authentiquement prolétarienne, non certes à cause du parler ouvrier reproduit avec tant de soin ou du sujet qui tient tout entier dans un moment de la vie de quelques familles ouvrières (on pourrait traiter ce sujet, dans cette langue, d'une manière tout à fait bourgeoise), mais à cause du *caractère* du charpentier Magneux. J'en dirais autant du Collignon de Tristan Rémy (*A l'Ancien Tonnelier*). Les livres de Panaït Istrati, exaltant la révolte et l'amitié, sont nôtres par là. — Je note dans un roman peu connu de Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste,* un sentiment de classe exprimé avec une force rare.

millions d'hommes... Mais nous entendons comprendre l'homme, tout homme, à fond ; lui restituer la conscience de sa valeur, travailler à dégager la civilisation moderne de la barbarie capitaliste, aller vers l'avenir par les chemins réels. L'humanisme prolétarien, plus large que l'autre [4], est véridique, viril, novateur, héroïque.

Mais les luttes, au sein de la société — surtout celles des idées —, n'ont pas la simplicité qu'on leur prête de coutume. Une lutte a toujours des aspects d'association — voire de collaboration —, d'interpénétration, d'enrichissement mutuel. Ainsi les deux humanismes opposés, parfois confondus dans les mêmes milieux, mêlés chez les mêmes hommes. Cette interpénétration n'est pas pour nous sans danger, car nous sommes, nous l'avons vu, sous bien des rapports les plus faibles. « ... Si nous voulons apporter au monde des principes de rajeunissement susceptibles de reconstituer la Cité en pleine décomposition, nous devons, tout comme les chrétiens, maintenir à l'idéologie et à l'action socialistes leur caractère d'intransigeance absolue et refuser catégoriquement toute invitaton à nous *incorporer.* » « ... Ce prolétariat héroïque et révolutionnaire [...] ne pourra accomplir sa mission historique et promouvoir une civilisation originale et vraiment prolétarienne que s'il se constitue une philosophie qui soit à la hauteur de la grande transformation dont il est l'agent. » Je souscris pleinement à ces lignes d'Edouard Berth [5], à la condition d'entendre par civilisation prolétarienne la civilisation des producteurs libres, humains,

---

4. L'humanisme bourgeois reste celui de la race blanche. Ses représentants les plus avancés font seuls preuve, à l'égard des races de couleur, d'une sympathie compréhensive ; encore est-ce chez eux l'indice d'une évolution vers l'humanisme prolétarien.
5. *Guerre des Etats ou Guerre des classes,* p. 155, 160.

au sens le plus complet du mot, pour laquelle la classe ouvrière combat quand elle combat pour la suppression des classes.

•

Tous ces problèmes paraissent plus complexes qu'ils ne le sont. C'est comme dans la vie : pourvu qu'on veuille y voir clair, on y voit. Chacun se l'avouera : on distingue sans peine le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le devoir et l'intérêt, le courage et la platitude. Les plus vieilles vertus travaillent aujourd'hui pour ceux qui comprennent que le monde en pleine transformation a besoin d'hommes vaillants. Il ne s'agit pas pour ceux-là (et que nous importent les autres ?) de rêves ou de profits ; il s'agit, dans le métier littéraire comme dans tout autre, de se sentir *utile,* selon ses moyens, à la révolution qui vient ou s'accomplit inéluctablement.

Bien des choses dans le présent n'appartiennent déjà plus qu'au passé ; bien des choses même, dans ce qui naît, portent encore l'empreinte du pire passé. Indéfendables, les unes et les autres. Il faut, pour en parler, des âmes de bûcherons. Toutes les sincérités peuvent servir, pourvu qu'elles soient sans mollesse ni tiédeur. Ce temps veut des âmes viriles. Sa littérature tend à s'identifier avec la vie ; elle réclame des œuvres qui soient des actes ou des justifications d'actes, des témoignages, des appels, des exemples... L'écrivain reprend sa place parmi les millions d'hommes en marche.

Quelques-uns, les plus heureux parce qu'ils auront été les plus résolus, donneront aux prolétaires, avant-garde de ces masses, une littérature de combattants passionnés.

Littérature prolétarienne ?

Questions *

1. Croyez-vous que la production artistique et littéraire soit un phénomène purement individuel ? Ne pensez-vous pas qu'elle puisse ou doive être le reflet des grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité ?

2. Croyez-vous à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière ? Quels en sont, selon vous, les principaux représentants ?

1. — La France compte bien une douzaine de millions de prolétaires et n'a pas de littérature prolétarienne. La très grande majorité des prolétaires du monde vivent *en dehors* de la littérature, comme en dehors de toute culture supérieure. Dans l'état actuel, il crève les yeux que les « belles lettres », les « belles mœurs », les sciences, les arts sont le patrimoine à peu près exclusif des classes aisées ou riches. On peut parler ensuite du rôle de l'individualité dans la création littéraire et de bien d'autres sujets tout aussi élevés : il n'y a pas de façon plus élégante de se moquer des travailleurs.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir dans la société capitaliste d'écrivains ouvriers ; l'apprentissage du métier d'écrivain est incompatible avec le travail à

* Enquête menée par Augustin Habaru pour la revue *Monde* (1928).

l'usine : huit heures par jour pour gagner de quoi vivre médiocrement.

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de littérateurs écrivant pour les prolétaires, car ceux-ci, en règle générale, n'achètent point de livres. Le livre du jour (12 francs aujourd'hui) est d'un prix inabordable pour la majorité des travailleurs. On n'écrit donc que pour les classes moyennes ou riches. Les littérateurs ne font en définitive que divertir les gens bien nourris. Sans doute n'ont-ils guère conscience de ce fait, mais peu importe !

Il y a des littérateurs — parfaitement bourgeois ou petits-bourgeois du reste — qui exploitent avec succès les sentiments de la rue. Ils mettent quelquefois en scène le prolétaire. Ils peuvent être de quelque utilité au prolétariat ; ils ne font beaucoup plus souvent que lui inoculer les façons de sentir et de penser de la bourgeoisie radicale.

Il y a des littérateurs affiliés au parti communiste ou sympathisant avec le mouvement ouvrier. Leurs œuvres n'en sont pas moins, à de rares exceptions près, infiniment étrangères au prolétariat, car il n'est pas de libération plus difficile que celle de l'intelligence et de la culture. Sensibilité, pensée, talent, modes d'expression, les intellectuels sont formés par la culture bourgeoise : même ralliés à la classe ouvrière, même conscients de la captivité intérieure, ils ne peuvent s'y soustraire. Leur conscience *politique* est alors en avance sur leur nature profonde d'artistes. En U. R. S. S., dix ans après la révolution d'Octobre, les influences culturelles du passé prévalent encore dans la littérature. Les œuvres les plus marquantes parues cette année (Maxime Gorki, *Vie de Klim Samguine ;* Constantin Fédine, *Les Frères*) ne sont nullement prolétariennes.

2. — La classe ouvrière prenant conscience d'elle-même a pourtant ses façons propres de sentir, de comprendre la vie, de souffrir, de rire et de combattre ; elle a sa façon de considérer la société, l'Etat, les lois, le travail, la famille ; elle a, en un mot, sa conception du monde et sa mission historique. Tout cela n'a été jusqu'à présent exprimé que dans une faible mesure à des fins politiques dans la lutte de classe. On conçoit très bien une littérature qui exprimerait ce sentiment prolétarien de la vie. Elle trouverait parmi les travailleurs un public restreint ; elle n'enrichirait pas ses auteurs ; elle serait en revanche autrement puissante et féconde que celle qui va, d'alcôves en divans, de Bourget à Morand ! Une littérature prolétarienne est *possible.* Dans les pays capitalistes, elle pourrait être l'œuvre d'écrivains assez profondément ralliés au prolétariat révolutionnaire pour vivre de sa vie. (Ces écrivains forcément exceptionnels auraient du reste souvent mieux à faire que d'écrire des romans... Notons ce cercle vicieux.)

Dans les pays soviétiques où elle a fait ses débuts, elle est l'œuvre des jeunes prolétariens devenus des intellectuels (ou, si l'on préfère, de jeunes intellectuels sortis du prolétariat).

Des écrivains étrangers au prolétariat expriment parfois en certaines œuvres ou en certaines pages un sentiment, une conception de l'homme et de la vie très proche de celle qu'entrevoit le prolétariat en marche. Il arrive même que des écrivains non communistes l'expriment dans une mesure infiniment plus grande que des écrivains affiliés à notre parti. Ainsi *Le Bal des aveugles* de Vaillant-Couturier appartient, par l'individualisme sentimental et sensuel qui s'y révèle à chaque page, à la littérature la plus étran-

gère qui soit. Par contre, des œuvres récentes de René Arcos, *Autrui,* de D. Braga, *5 000,* de Luc Durtain, *40e étage,* de Panaït Istrati, *Codine,* sont imprégnées à un degré appréciable d'idées et de sentiments qui ne triompheront qu'avec le prolétariat : sentiments de la vie collective (il n'est pas vrai que l'homme soit seul), joie de vivre dans l'effort sain et la lutte, rapport entre l'homme et la civilisation mécanique.

Je ne résiste pas au désir de nommer ici, au même titre, deux grands Américains : Sinclair Lewis, qui a admirablement montré dans *Babbit* le bourgeois moyen des Etats-Unis mûri dans l'impasse de son opulente civilisation technique ; et John Dos Passos qui, dans *Manhattan Transfer,* donne une puissante impression du dynamisme social. (Et il ne faudrait pas oublier les précurseurs tels que Whitman, Zola, Verhaeren...)

3. — Le même problème se pose en régime de dictature du prolétariat sous des aspects quelque peu différents. Y aura-t-il une culture prolétarienne ? La culture est une œuvre des classes dominantes réalisée en des siècles, en des décades tout au moins. Mais le prolétariat travaille à l'abolition des classes sociales. Tant que la lutte continuera, les nécessités de la guerre des classes absorberont toutes ses énergies. L. Trotski a fort bien exposé ces questions dans un livre qui n'a malheureusement pas été traduit en français, *Littérature et Révolution* [1] : « Au fond, la dictature du prolétariat n'est pas l'organisation de

1. Publié depuis aux éditions Julliard, coll. « Lettres nouvelles », Paris, 1964. (N. d. E.)

la société nouvelle, production et culture, c'est un régime de combat révolutionnaire pour la société nouvelle. » Le prolétariat ne peut, dans ces conditions, qu'adapter plus ou moins à ses besoins la culture bourgeoise. Quand la lutte aura cessé, la division de la société en classe(s) abolie, il n'y aura plus de prolétariat. La nouvelle culture naissante sera vraiment humaine. Ce n'est donc que dans un sens restreint qu'il est possible de parler de culture et de littérature prolétariennes [2]...

---

2. Victor Serge termine sa réponse à l'enquête en reprenant la conclusion du texte *Une littérature prolétarienne est-elle possible ?*, ci-dessous, p. 120.

La vie intellectuelle en Russie

Une littérature prolétarienne est-elle possible ?

La renaissance littéraire de 1922

La guerre civile se termine en 1921, à l'avènement de la Nep. Le coup de barre de Lénine fait échouer le chaotique Thermidor paysan que présageaient les soulèvements de Cronstadt, de Tambov, de la Volga. 1921 est l'année de la grande famine. Wrangel tient encore en Crimée, mais la paix se fait sentir dès la fin de l'année. — 1921 est l'année de la renaissance littéraire. « Jamais, dira un jour Maxime Gorki, nous n'avons eu tant de jeunes écrivains, et si riches de promesses. » J'ai déjà caractérisé, dans diverses chroniques données à *Clarté,* cette nouvelle génération d'écrivains russes. Le cénacle des *frères de Sérapion,* Boris Pilniak, Vsevolod Ivanov, A. Yakovlev, N. Nikitine, N. Tikhonov — qu'il convient de rattacher à la Russie paysanne — s'affirmeront en même temps que de jeunes écrivains prolétariens.

Documentation. *Au poste,* revue de critique littéraire, Moscou, nos 1-5, 1923-24. — *Octobre,* revue de l'Association moscovite des écrivains prolétariens, nos 1-2, 1924. — « La Littérature et l'Art », déclaration de huit écrivains communistes, *Pravda,* févr. 1924. — *La Jeune Garde,* revue communiste, Moscou, divers numéros. — L. D. Trotsky, *Littérature et Révolution.* — A. Vorovsky, *Sur la littérature* (thèses présentées au C. C. du P. C. R.). — *Arbeiter Literatur,* nos 5-6, Vienne, juin 1924, et divers articles. — N. Boukharine, « Notre politique en matière d'art », *Le Projecteur,* n° 10 (32), 1924. — Demian Biedny, « Sur la littérature prolétarienne », *Pravda,* janvier 1925.

En juin 1923 paraît à Moscou la revue *Na Postou* (*Au poste*) : la lutte pour une littérature prolétarienne s'engage.

A vrai dire, elle ne fait que reprendre, mais avec une vigueur surprenante. Pendant les années héroïques 1918-21, au plus fort de la guerre civile et de l'intervention, les *proletcults* avaient ardemment bataillé pour une culture prolétarienne, fondé dans les moindres bourgades leurs cercles, couvert d'affiches les murs des villes, produit des poètes, mis en scène des pièces, élaboré des thèses, fondé des cours, fondé même un comité international qui vécut ce que vivent les roses. L'effort était prématuré, le dessein grandiose, mais plutôt utopique. On en reconnaît l'échec. Quelle œuvre culturelle était possible au temps où, mobilisé, tout membre du parti vivait de 200 grammes de pain noir par jour, plus trois harengs secs par semaine ? L'initiative des *proletcults* eut néanmoins sa forte utilité. Il est bon qu'en de telles époques les combattants de la guerre sociale consacrent une part de leur pensée à d'immenses desseins culturels. Et les *proletcults* ont formé de jeunes poètes : Alexandrovski, Kirillov, Vassili Kazine, Obradovitch.

Telle est la faculté créatrice du peuple russe qu'au bout d'un an de paix une littérature entièrement neuve se révélait dans les capitales, imposant d'emblée plusieurs noms. Littérature révolutionnaire certes, mais équivoque ; mais capable de très promptement dévier ; mais orientée quelquefois vers le mysticisme, quelquefois vers une sorte de néo-nationalisme, plus souvent encore vers la pensée bourgeoise ; ni prolétarienne, ni communiste. Ce fut une surprise. Des écrivains communistes, encore sous l'impression d'autres luttes à peine finies, déclarèrent sur l'heure la guerre aux tendances de ces lettres

nouvelles. La revue *Au poste* fut leur organe de combat [1].

« Au poste ». La critique communiste

Disons-le tout de suite, ce fut une des revues russes les meilleures et les plus caractéristiques. D'une présentation irréprochable, d'une lecture aisée, d'une tenue idéologique rigoureusement conséquente. Sa prétention fut de *bolcheviser,* en somme, la nouvelle littérature. Son numéro 2-3 portait sur la page de garde, en caractère gras, les lignes que voici :

Nous déclarons, en littérature, la guerre la plus impitoyable aux calomnieuses déformations petites-bourgeoises de la révolution ; nous dénoncerons inlassablement les déviations littéraires petites-bourgeoises dans notre propre milieu ; nous fonderons et nous défendrons la littérature prolétarienne.

Car c'est la seule façon de continuer la glorieuse tradition de notre parti.

Une autre déclaration précise encore que la revue *a pour objet la critique marxiste-révolutionnaire de la littérature contemporaine* et *la lutte sans merci contre les tendances et les groupements littéraires qui, ouvertement ou sous des apparences révolutionnaires, s'inspirent d'idées réactionnaires.*

C'était poser le problème avec une netteté louable et une utile brutalité. Il faut de temps à autre casser

1. Publiée sous la direction de Boris Voline, G. Lélévitch, Semen Rodov, avec la collaboration de L. Averbach, L. Sosnovski, I. Vardine, J. Lebedinski, A. Tarassov-Rodionov, etc.

les carreaux, surtout ceux de la vivace hypocrisie bourgeoise. Le vieux mensonge de l'art pour l'art, alors qu'il n'y a de vraie culture intellectuelle que pour les classes possédantes ; la vieille idéologie de la pensée et de la littérature étrangères à la politique — alors que nul ne peut s'évader de sa classe sociale, alors que tout notre bagage d'idées et de mots est celui d'une société dont la production de marchandises et le salariat sont *les lois dominantes ;* la désuète conception démocratique de l'intellectuel planant — avec des ailes de papier imprimé — au-dessus de la mêlée des classes. Tout cela peut encore durer assez longtemps dans la décadence européenne ; sur le sol défriché par la révolution, cela ne doit plus tromper personne.

Or, le propre des écrivains russes du lendemain de la révolution, c'était de ne pas se prononcer. « Si, écrivais-je dans *Clarté* même, il y a deux ans, la Russie évolue vers une démocratie bourgeoise, ils deviendront en dix ans de parfaits gendelettres. Si la Russie va vers le socialisme, ils deviendront des écrivains communistes. Ils se laisseront porter par le flot. » Et le communiste Zorine me disait : « Vous avez raison. Seulement, dans la première hypothèse, il ne leur faudrait pas dix ans : dix semaines suffiraient... » L'équivoque idéologique de Pilniak (le plus représentatif d'entre eux) nécessitait une riposte. Les écrivains communistes la donnèrent, et ce fut une véritable bataille littéraire, nettement connexe à la lutte des classes dont la Russie est actuellement le théâtre.

Au poste fut surtout une revue de critique — et aussi de démolition, d'éreintement... Nul ne fut ménagé. Sosnovski y définit Gorki, pour sa perpétuelle amertume et sa défense obstinée des vieux

intellectuels, « l'ex-faucon passé hérisson ». On y condamna — c'était bonne justice — « la contre-révolution poétique » du poète Maximilien Volochine. On y traita Pilniak, Ehrenbourg et Nikitine de calomniateurs de la révolution. On y assena de rudes volées de bois vert à Maïakovski pour ses prétentions de futurisme prolétarien, à Alexandra Kollontaï pour ses romans sur l'amour libre, à Lounatcharski pour son théâtre, aux directeurs de la Librairie de l'Etat pour des éditions maladroites. On y publia une sorte de petite anthologie de « l'éreintement entre bolcheviks » qui est bien réjouissante à lire.

Certaines études critiques de cette revue ne me paraissent pas être des modèles du genre : ainsi l'analyse marxiste (d'un point de vue de classe) de la poésie amoureuse d'Anna Akhmatova, par G. Lélévitch. Je note encore la vigoureuse étude de Lebedinski sur *La Personnalité de l'écrivain.*

Ce mouvement eut tous les défauts de ses qualités. Il donna lieu à une exagération flagrante de revendications saines et légitimes. La critique pamphlétaire devint quelquefois tatillonne. Le débat s'étriqua. Des articles d'un schématisme désolant furent publiés (J. Lebedinski : *Des sujets qui attendent leurs auteurs*). La polémique dirigée contre le directeur de la *Krasnaïa Nov*, A. Vorovski, vieil écrivain communiste qui avait beaucoup contribué à la renaissance littéraire de 1922, s'envenima autant qu'une polémique dûment politique. L'Association moscovite des écrivains prolétariens, se solidarisant avec *Au poste,* exigea que le parti intervînt et instituât une sorte de « protectionnisme littéraire ». Dans ses thèses, elle se flatta d'élaborer :

Un programme artistique, idéologique et formel,

qui devra servir de base au développement ultérieur de la littérature prolétarienne[2].

L'Association situa *la littérature prolétarienne aux antipodes de la littérature bourgeoise* et la définit par *la conception marxiste-révolutionnaire du monde. Au poste* exigeait du parti *la direction rationnelle et tactique de l'art...*

Autres opinions communistes (N. Boukharine, A. Vorovski)

Nous voici au cœur du débat. Les réponses les plus sensées à cette tendance nous paraissent avoir été formulées par N. Boukharine, que l'on ne suspectera pas d'approuver, ne fût-ce qu'en littérature, le *laisser-faire* du libéralisme d'antan : — *Nous devons,* dit Boukharine, *avoir une littérature paysanne.* Parbleu ! Dans un pays dont les ruraux constituent les quatre-vingt-quinze centièmes de la population ! Et :

— *N'oubliez pas que le problème culturel diffère du problème militaire en ce qu'on ne peut pas le résoudre par une application de la violence mécanique.*

C'est par la critique et par la concurrence que la littérature prolétarienne doit s'imposer ; non par des mesures restrictives contre sa rivale :

— *Il faut enfin comprendre que nos écrivains prolétariens doivent écrire des œuvres et non des thèses.*

2. Plate-forme de la première Conférence des écrivains prolétariens de Moscou, 1923.

Une œuvre persuaderait mieux que vingt plates-formes. Ainsi parle le bon sens incarné. Et encore :

— *Renoncer à la libre concurrence, c'est le meilleur moyen de tuer la jeune littérature prolétarienne.*

Les Pilniak et les Vsevolod Ivanov, issus de la Russie rurale, traduisant ses hésitations et sa pensée confuse, ne doivent pas être traités « à coups de trique » — du moins pas exclusivement ; il sied aussi de les influencer, de les conquérir si possible... Boukharine, enfin, attire l'attention sur le danger de créer des organisations d'écrivains sur le modèle du parti et de l'armée. Dans le domaine de la création artistique, il faut, dit-il, la liberté, la multiplicité des groupes et des tendances, le parti se bornant à donner des directives très larges aux communistes.

Dans des thèses soumises au comité central du P. C. R., A. Vorovski constatait, au printemps de 1924, une crise de la littérature russe principalement due à la Nep. Le romantisme de la révolution encore ardent deux années auparavant est tombé. Avec le commerce, la bohème est revenue. « Un de nos poètes les plus talentueux se perd sous nos yeux corrompu par la bohème », écrit Vorovski, faisant allusion à Serge Essénine. Les jeunes écrivains ont la vie dure. Les jeunes écrivains prolétariens souffrent du contraste de la Nep avec leurs aspirations. Ils travaillent dans une profonde misère matérielle. Le suicide de l'un d'entre eux — N. Kouznetzov — accentue le sens de bien des poèmes... B. Kovynev, par exemple, note simplement :

Des ballerines dansent là-bas
et l'on a des violettes plein le cœur !
— Et moi je me fige devant une vitrine
à serrer les poings, à serrer les poings...

A la littérature prolétarienne des revues (*Octobre, La Jeune Garde*) et des groupes, Vorovski adresse le reproche, trop souvent juste à notre avis, de choir dans l' « imagerie sainte », l' « optimisme officiel », le « cliché » bureaucratique.

ECRIVAINS PROLÉTARIENS. « OCTOBRE »

Voici les numéros 1 et 2 (mai, août 1924) de la revue de l'Association moscovite des écrivains prolétariens, *Octobre*. Autant, dans *Au poste,* la critique des écrivains prolétariens nous a paru forte, réussie, autant leur production nous apparaît ici insuffisante. Les poètes (Ivan Doronine, *A la guerre ;* Bezimenski, *La Guerre des étages ;* A. Gvosdev, *Fragments sur la guerre*) sont bons. On remarquera que le romantisme de la guerre civile subsiste en eux, manifesté par les sujets mêmes. Ils ne savent pas se limiter, être concis, ciseler ; leurs poèmes, parfois très longs, sont diffus et inégaux. Mais vivants, bien martelés, avec des envolées de haut lyrisme. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que la poésie a été, durant la révolution, beaucoup plus riche que la prose. Ici encore, les œuvres en prose sont faibles. Trop faibles. A. Philippov, dans *Aux établis,* déroule interminablement un film d'usine. Il semble avoir noté, avec une patience superflue, pendant une semaine entière, les propos et menus gestes d'un certain nombre d'ouvriers à l'usine. Encore en a-t-il attentivement éliminé à peu près tout ce qui ne cadre pas avec son schéma préconçu des conversations autour de l'établi : les jurons, les mots salés, les plaisanteries raides, les récriminations que l'on doit entendre au travail dans un pays aussi dévasté que l'Union des soviets. Bref, le film est ennuyeux comme

une image d'Epinal. Nous ne le remarquons que parce qu'il est typique.

Des écrivains réellement doués, prisonniers d'idées préconçues, visiblement obsédés par les thèses et les schémas, en arrivent à de ces ratages. L'auteur du *Chocolat,* nouvelle dramatique dont nous devrons reparler, A. Tarassov-Rodionov, s'essaie à une grande composition sur l'année héroïque 1918 : *Linev.* Son échec est complet.

Ce n'est pas de la bonne littérature prolétarienne, parce que ce n'est pas de la bonne littérature du tout (malgré quelques pages réussies). Même chose pour J. Lebedinski, qui écrivit naguère *La Semaine,* une des meilleures œuvres, peut-être la meilleure, de la jeune littérature russe. Son roman sur la révolution allemande, *Demain,* paru dans *La Jeune Garde,* est si évidemment raté que l'auteur même en a convenu avec beaucoup de simplicité. Les personnages de ces deux romans sont déplorablement conventionnels. Ils ont l'air de sortir tout guindés d'une discussion sur l'Agitation et la Propagande. Il y a dans *Linev* un officier français contre-révolutionnaire parce que profondément imbu des principes d'économie politique de... Frédéric Bastiat. Ce ne sont assurément pas les contre-révolutionnaires qui manquent en France et dans tous les milieux, mais je ne crois pas que Frédéric Bastiat exerce encore sur eux une influence décisive... Nous saisissons ici, sur le vif, le mauvais procédé abstrait de création littéraire. L'écrivain a bâti sur ce raisonnement simpliste : français, radical, classes moyennes, économie libérale, Bastiat. Le personnage est un mannequin affublé d'une étiquette.

Dans ses thèses, l'Association des écrivains prolétariens condamne avec juste raison le culte exclusif

de la forme de l'école littéraire dite « formelle » fondée à Leningrad par V. Chklovski, le professeur Eichenbaum, etc., les acrobaties verbales des futuristes, la grandiloquence du groupe prolétarien *La Forge (Kouznitza)* qui a rêvé, non sans talent vrai, d'une révolution... cosmique ; elle invite l'écrivain « non à cultiver les formes de l'art bourgeois, mais à les maîtriser afin de créer des formes nouvelles » et à s'attacher à des compositions « monumentales » traitant surtout de la vie du prolétariat... Sans doute les idées justes en soi abondent-elles dans ces théories, mais les théories les meilleures ont besoin d'une lucide adaptation aux réalités concrètes. Est-il possible, dans l'immense Russie rurale, où les villes sont des îlots de civilisation avancée, est-il possible au jeune écrivain *sorti de l'atelier* de *dépasser* la maîtrise des méthodes de l'art bourgeois ? Peut-être, dans des cas isolés, après quinze ans de luttes, la chance aidant. Commence-t-on un apprentissage littéraire par de grandes compositions monumentales ? Bref, il nous paraît bien dangereux de subordonner ainsi à de pures théories l'effort créateur de jeunes hommes naissant à la vie littéraire.

Des réalisations

Il y a pourtant, dans *Octobre,* des pages où s'ébauchent de grandes réalisations. Il faut les chercher, il faut savoir les lire. Elles se cachent à la fin des volumes, sous les titres modestes de la chronique. Nous y apprenons que le groupe *Octobre* va prochainement publier une douzaine de plaquettes de vers. Tout simplement ! Que le groupe du *Printemps ouvrier* (50 ouvriers) s'est livré « dans la dernière période à un travail intensif ». Citons : « On a lu :

15 pièces, 76 nouvelles, 261 poèmes, 20 conférences, en 96 soirées auxquelles ont participé 450 auteurs. » Ne souriez pas de ce laconisme statistique. Songez que les deux tiers de ces ouvriers-là marchent l'hiver dans la neige russe avec des bottes trouées. Ils ne vont pas au café ! Ils travaillent, ils écrivent, avec une belle candeur d'enfants acharnés à mûrir. Le groupe Vagranka s'est formé au faubourg Rogojsko-Simonovski (Moscou) de 16 correspondants ouvriers des journaux. Un vieil écrivain bolchevik, Perekati-Polé, aveugle, pauvre autant qu'on peut l'être — c'est un oublié —, les réunit dans son logis dépourvu de confort et leur apprend à rythmer le vers et la prose. Les chaises font défaut : on s'accroupit en rond sur le plancher. Bien sûr, les œuvres de ce petit cénacle littéraire, où l'on vient parfumé de goudron, d'huile à machines et de poussières métalliques, sont encore très imparfaites ; mais ne pensez-vous pas avec moi que la seule apparition de ce cénacle est un fait capital ? Et qu'il promet tout de même un peu plus à la culture humaine que tel salon exquisement littéraire de Paris ? A Tsaritsine, il s'est formé une association d'écrivains prolétariens, tous inédits. On y trouve : un serrurier, un tourneur, un cuisinier, des manœuvres. Ni Pierre Hamp, ni Gorki ne s'en gausseraient. On sait que la presse soviétiste encourage depuis des années l'initiative de ses correspondants ouvriers, ruraux, soldats, marins. Ils sont des milliers. Dans les campagnes rétrogrades, l'obscurantisme les traque et les tue. On devrait savoir qu'il existe toute une littérature des jeunesses communistes russes : des poètes remarquables, comme Bezimenski, Doronine, A. Jarov, des prosateurs intéressants (Seifoullina, Artem Vessioli), des critiques et des militants d'une valeur indiscutables (Averbach).

Dans un numéro récent des *Nouvelles littéraires*, M. Frédéric Lefebvre, interviewant le romancier anglais Swinnerton, lui demande s'il est possible à un homme pauvre de se faire publier à Londres : « C'est presque impossible, répond le romancier, pour un homme qui, à sa pauvreté, ajoute la tare d'être provincial... » A Moscou, Tsaritsine, Tver ou Tachkent, un homme pauvre peut se faire publier. Un menuisier, un batelier peuvent écrire dans le quotidien de la province ou de la capitale, sûrs, si ce qu'ils disent mérite d'être dit, de n'en recevoir que des encouragements.

Cette œuvre de correspondants ouvriers, de petits groupes, des jeunesses communistes, cette œuvre d'éveil d'un peuple entier, supposons-la continuée pendant quinze ans. Quels fruits ne donnera-t-elle pas ! Déjà l'avance des prolétaires russes sur leurs frères des vieux pays cultivés d'Occident est évidente. Quand une génération entière aura mûri dans cette atmosphère de travail, avec cette conscience du devoir de conquérir la culture, avec cette possibilité de s'y mettre pratiquement puisqu'on a vaincu dans la guerre des classes, nous aurons une littérature prolétarienne, et qui sera quelque chose de puissamment nouveau...

La génération de Lénine en aura posé les fondements. Au chapitre des réalisations littéraires, plusieurs noms s'imposent qu'il faut répéter. Demian Biedny est le créateur intarissable d'une truculente poésie populaire. C'est dans la critique des mœurs, entreprise par les maîtres du journalisme prolétarien tels que Sosnovski et M. Koltsov, qu'il faut chercher la physionomie vivante de la Russie d'aujourd'hui, et non dans les films d'usine conçus d'après un idéal officiel.

Ces perspectives et ces commencements justifient-ils l'attente d'une culture prolétarienne ?

A cette question maintes fois débattue, L. D. Trotski donne dans *Littérature et Révolution* une réponse qui nous paraît, à une réserve près, définitive. La culture est l'œuvre des siècles. Le prolétariat, dont la dictature ne peut être dans l'histoire qu'une courte période transitoire remplie de luttes et de travaux, aura-t-il le temps d'édifier sa culture propre ?

Le doute est d'autant plus permis que les années de révolution seront des années où la destruction aura plus de place que la création...

Mais après la victoire ?

Plus le nouveau régime sera stable, plus grandes y seront les possibilités d'une œuvre culturelle créatrice, et plus le prolétariat se dissoudra dans la société socialiste, éliminant ses caractères de classe, c'est-à-dire cessant d'être le prolétariat...

Le prolétariat prend précisément le pouvoir pour en finir définitivement avec la culture de classe et ouvrir les voies à la culture humaine.

C'est bien notre avis. Le développement de toute culture intellectuelle suppose une production normale, une technique assez élevée, du bien-être, des loisirs, du temps. Dans une société d'où l'exploitation sera bannie, une organisation supérieure du travail et une technique hautement perfectionnée, conditions de l'aisance et du loisir pour tous, lui seront nécessaires. En revanche, l'importance du facteur *temps* diminuera. L'effort collectif et l'intervention

des masses dans les œuvres de la civilisation promettront un essor dépassant toutes espérances... Mais l'ère révolutionnaire, l'ère de transition du capitalisme au socialisme ouverte en deux fois le 2 août 1914 et le 7 novembre 1917, durera des dizaines d'années. Pourquoi pas un demi-siècle ? D'ici là, les républiques ouvrières ne seront que des camps retranchés dans la vie desquels les arts ne tiendront qu'une place aussi secondaire que celles qui leur est dévolue dans les sociétés capitalistes.

L. D. Trotski trouve dangereux les termes mêmes de « littérature prolétarienne » qui « anticipent fictivement, dans les cadres étroits du présent, sur la culture future ». Il nous semble que ces termes correspondent à un besoin de l'époque de transition, satisfait dans une appréciable mesure par des valeurs nouvelles. Plusieurs générations de travailleurs ne connaîtront vraisemblablement pas d'autres temps. Elles se battront surtout. Elles auront énormément à détruire et à souffrir : le monde est à refaire. Mais, comme les armées antiques, elles auront leurs bardes, leurs conteurs, leurs musiciens, leurs philosophes. Cela est d'autant plus vrai que le prolétariat doit, pour vaincre, être conduit par de vrais chefs, penseurs et stratèges, qui, selon l'exemple de Marx et de Lénine, se seront assimilé l'essentiel de la culture moderne : il lui faut *ses* grands intellectuels. Il lui en faut aussi de moindres, pour de moindres tâches, mais vitales. L'essentiel est que les uns et les autres soient bien à lui, ses serviteurs. L'œuvre révolutionnaire qu'il accomplit a ainsi une valeur culturelle intrinsèque. En ce sens historiquement restreint, il y aura, il y a déjà, une culture du prolétariat militant *.

---

* Article paru dans la revue *Clarté,* n° 72 (4e année), 1er mars 1925.

Table

AVERTISSEMENT 5

1. Condition de l'écrivain 7
2. Et il y a trente millions de prolétaires ! 11
3. Changement de ton 15
4. L'impasse 19
5. Il est temps d'apercevoir la révolution 23
6. Fonction idéologique de l'écrivain 27
7. Penser à l'homme 31
8. La captivité intérieure 35
9. Notre crise 39
10. Sur une théorie ouvriériste 43
11. Une culture prolétarienne est-elle possible ? 45
12. La « politique littéraire » du P. C. de l'U. R. S. S. 49
13. Des schémas 53
14. Du schéma à l'idée fausse 57
15. Ecrivains et prolétaires 61
16. La pensée prolétarienne et la crainte de l'erreur 65
17. Le problème des échanges intellectuels 71
18. Pour répondre au lecteur malveillant .. 75
19. Le double devoir 77
20. La tradition révolutionnaire française 83
21. Le roman de la production. Hamp .. 87
22. L'humanisme prolétarien 91

LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE ? 97

La vie intellectuelle en Russie. Une littérature prolétarienne est-elle possible ? 105
La renaissance littéraire de 1922 107
« Au poste ». La critique communiste 109
Autres opinions communistes (N. Boukharine, A. Vorovski) 112
Ecrivains prolétariens. « Octobre » 114
Des réalisations 116
Le problème d'une culture prolétarienne .. 119

Dans la Petite Collection Maspero

1 Jomo Kenyatta, *Au pied du Mont Kenya.*
2 Mao Tsé-toung, *Ecrits choisis en 3 volumes* - I.
3 Mao Tsé-toung, *Ecrits choisis en 3 volumes* - II.
4 Mao Tsé-toung, *Ecrits choisis en 3 volumes* - III.
5 Charles Bettelheim, *Planification et croissance accélérée.*
6 Paul Nizan, *Aden Arabie.*
7-8-9 P.-O. Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871* (un volume triple).
10 Paul Nizan, *Les chiens de garde.*
11 Emile Copfermann, *Problèmes de la jeunesse.*
12 *Le romancero de la résistance espagnole,* I.
13 *Le romancero de la résistance espagnole,* II.
14 Général V.N. Giap, *Guerre du peuple, armée du peuple.*
15 Wolfgang Abendroth, *Histoire du mouvement ouvrier en Europe.*
16 Pierre Jalée, *Le pillage du tiers monde.*
17 Georg Lukacs, *Balzac et le réalisme français.*
18 Ho Chi Minh, *Œuvres choisies.*
19 Che Guevara, *Le socialisme et l'homme.*
20 Frantz Fanon, *Les damnés de la terre.*
21 Malcolm X, *Le pouvoir noir.*
22 Charles Bettelheim, *La construction du socialisme en Chine.*
23 Daniel Guérin, *Le mouvement ouvrier aux Etats-Unis.*
24 Jean Chesneaux, *Le Vietnam.*
25 Fidel Castro, *Révolution cubaine,* I (1953-1962).
26 Fidel Castro, *Révolution cubaine,* II (1962-1968).
27 Lorand Gaspar, *Histoire de la Palestine.*
28 Frantz Fanon, *Sociologie d'une révolution.*
29 Paul Nizan, *Les matérialistes de l'antiquité.*
30 L. Althusser et E. Balibar, *Lire Le Capital,* I.
31 L. Althusser et E. Balibar, *Lire Le Capital,* II.
32 N. Boukharine et E. Préobrajensky, *ABC du communisme,* I.
33 N. Boukharine et E. Préobrajensky, *ABC du communisme,* II.
34 Che Guevara, Œuvres I : *La guerre de guérilla et autres textes militaires.*
35 Che Guevara, Œuvres II : *Souvenirs de la guerre révolutionnaire.*
36 Che Guevara, Œuvres III : *Textes politiques.*
37 Che Guevara, Œuvres IV : *Journal de Bolivie.*
38 Régis Debray, *Révolution dans la révolution ? et autres essais.*
39 Walter Benjamin, *Essais sur Bertolt Brecht.*
40 Rosa Luxemburg, Œuvres I : *Réforme sociale ou révolution ? - Grèves de masses, parti et syndicats.*
41 Rosa Luxemburg, Œuvres II : *Textes politiques, 1917-1918.*
42 Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine.*
43 Emile Copfermann, *Le théâtre populaire pourquoi ?*
44 M. I. Finley, *Le monde d'Ulysse.*
45 Daniel Guérin, *Sur le fascisme I, La peste brune.*
46 Daniel Guérin, *Sur le fascisme II, Fascisme et grand capital.*
47 Rosa Luxemburg, Œuvres III : *L'accumulation du capital* (I).
48 Rosa Luxemburg, Œuvres IV : *L'accumulation du capital* (II).
49 Pierre Jalée, *L'impérialisme en 1970.*
50 Paul Lafargue, *Le droit à la paresse,* préface de Maurice Dommanget.

51 Célestin FREINET, *Pour l'école du peuple.*
52 G. M. BRAVO, *Les Socialistes avant Marx,* I.
53 G. M. BRAVO, *Les Socialistes avant Marx,* II.
54 G. M. BRAVO, *Les Socialistes avant Marx,* III.
55 Paul NIZAN, *intellectuel communiste,* I.
56 Paul NIZAN, *intellectuel communiste,* II.
57 Renate ZAHAR, *L'œuvre de Frantz Fanon.*
58 C. SINELNIKOFF, *L'œuvre de Wilhelm Reich* I.
59 C. SINELNIKOFF, *L'œuvre de Wilhelm Reich* II.
60 Nathan WEINSTOCK, *Le mouvement révolutionnaire arabe.*
61 Constantin TSOUCALAS, *La Grèce de l'indépendance aux colonels.*
62 Michael LOWY, *La pensée de Che Guevara.*
63 Victor SERGE, *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression.*
64 Alfred ROSMER, *Moscou sous Lénine,* I.
65 Alfred ROSMER, *Moscou sous Lénine,* II.
66 Daniel GUÉRIN, *Ni Dieu ni Maître,* I - Anthologie de l'anarchisme.
67 Daniel GUÉRIN, *Ni Dieu ni Maître,* II - Anthologie de l'anarchisme.
68 Daniel GUÉRIN, *Ni Dieu ni Maître,* III - Anthologie de l'anarchisme.
69 Daniel GUÉRIN, *Ni Dieu ni Maître,* IV - Anthologie de l'anarchisme.
70 Louise MICHEL, *La Commune - Histoire et Souvenirs,* I.
71 Louise MICHEL, *La Commune - Histoire et Souvenirs,* II.
72 Charles BETTELHEIM, *L'économie allemande sous le nazisme,* I.
73 Charles BETTELHEIM, *L'économie allemande sous le nazisme,* II.
74 Pierre JALÉE, *Le tiers monde en chiffres.*
75 R. ALLEN, *Histoire du mouvement noir aux Etats-Unis,* I.
76 R. ALLEN, *Histoire du mouvement noir aux Etats-Unis,* II.
77 Nicos POULANTZAS, *Pouvoir politique et classes sociales,* I
78 Nicos POULANTZAS, *Pouvoir politique et classes sociales,* II
79 Charles BETTELHEIM, *L'Inde indépendante.*
80 Vo Nguyen GIAP... etc., *Récits de la résistance vietnamienne.*
81 Maurice GODELIER, *Rationalité et irrationalité en économie,* I.
82 Maurice GODELIER, *Rationalité et irrationalité en économie,* II.
83 Marcel COHEN, *Matériaux pour une sociologie du langage,* I.
84 Marcel COHEN, *Matériaux pour une sociologie du langage,* II.
85 *Le petit livre rouge des écoliers et lycéens* (interdit par le gouvernement français, *ce livre n'est pas en vente*).
86 J.-P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs,* I.
87 J.-P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs,* II.
88 Victor SERGE, *L'an I de la Révolution russe,* I.
89 Victor SERGE, *L'an I de la Révolution russe,* II.
90 Victor SERGE, *L'an I de la Révolution russe,* III, suivi de *La ville en danger.*
91 Partisans, *Pédagogie : Education ou mise en condition ?*
92 Jean DAUBIER, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine,* I.
93 Jean DAUBIER, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine,* II.
94 René BACKMANN, Claude ANGELI, *Les polices de la Nouvelle Société.*
95 Maurice DOMMANGET, *La Jacquerie.*
96 Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Le Syndicalisme,* I : Théorie, organisation, activité.

97 Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Le Syndicalisme*, II : Contenu et signification des revendications.
98 Paul M. SWEEZY et Charles BETTELHEIM, *Lettres sur quelques problèmes actuels du socialisme* (nouvelle édition augmentée).
99 Louis ALTHUSSER, *Lénine et la philosophie*, suivi de *Marx et Lénine devant Hegel.*
100 Wilhelm REICH, *La lutte sexuelle des jeunes.*
101 Che GUEVARA, *Œuvres V, textes inédits.*
102 Che GUEVARA, *Œuvres VI, textes inédits.*
103 J. HOBSBAWM, *Les bandits.*
104 J. DANOS et M. GIBELIN, *Juin 36*, I.
105 J. DANOS et M. GIBELIN, *Juin 36*, II.
106 Partisans, *Libération des femmes, année zéro.*
107 SALLY N'DONGO, *La « coopération » franco-africaine.*
108 « 4 Vertats », *Le petit livre de l'Occitanie.*
109 Partisans, *Sport, culture et répression.*
110 Ernest MANDEL, *La formation de la pensée économique de Karl Marx.*
111 Gérard CHALIAND et Juliette MINCES, *L'Algérie indépendante.*
112 Yves BENOT, *Qu'est-ce que le développement ?*
113 Basil DAVIDSON, *L'Afrique ancienne*, I.
114 Basil DAVIDSON, *L'Afrique ancienne*, II.
115-116 Victor SERGE, *Vie et mort de Léon Trotsky.*
117 Jean BENOIT, *Staline*
119 Charles BETTELHEIM, *Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine.*
120 Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le parti de classe.* I.
121 Karl MARX, Friedrich, ENGELS, *Le parti de classe*, II.
122 Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le parti de classe*, III.
123 Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le parti de classe*, IV.
124 Jacques RANCIÈRE, *Lire le Capital*, III.
125 Roger ESTABLET, Pierre MACHEREY, *Lire Le Capital*, IV.
126 Critiques de l'économie politique, *L'inflation.*
127 Claude PRULHIÈRE, *Québec ou Presqu'Amérique.*
128 Pierre JALÉE, *L'exploitation capitaliste.*
129 Guy CARO, *La médecine en question.*
130 Paulo FREIRE, *Pédagogie des opprimés*, suivi de *Conscientisation et Révolution.*
131 Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le mouvement ouvrier français*, I.
132 Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le mouvement ouvrier français*, II.
133 Reimut REICHE, *Sexualité et lutte de classes.*
134 Abdallah LAROUI, *L'Histoire du Maghreb*, I.
135 Abdallah LAROUI, *L'Histoire du Maghreb*, II.
136 Michel GUTELMAN, *Structures et réformes agraires. Instruments pour l'analyse.*
137 Kader AMMOUR, Christian LEUCATE, Jean-Jacques MOULIN, *La voie algérienne. Les contradictions d'un développement national.*
138 Roger GENTIS, *Les murs de l'asile.*
139 Mouvement d'action judiciaire, *Les droits du soldat.*
140 Mahmoud HUSSEIN, *L'Egypte. Lutte de classes et libération nationale I. 1945-1967.*
141 Mahmoud HUSSEIN, *L'Egypte II. 1967-1973.*
142 Fernand DELIGNY, *Les vagabonds efficaces* et autres récits. Préface d'Emile Copfermann.
143 Pierre VIDAL-NAQUET, *La torture dans la république.*
144 *Les crimes de l'armée française.*
145 Partisans, *Garde-fous arrêtez de vous serrer les coudes.*
146 Collectif d'alphabétisation, GISTI, *Le petit livre juridique des travailleurs immigrés.*
147, 148 Yves BENOT, *Indépendances africaines. Idéologies et réalité.*
149 Manuel CASTELLS, *Luttes urbaines.*

150 Pierre ROUSSET, *Le parti communiste vietnamien* (volume triple).
151 Jacques VALIER, *Sur l'impérialisme.*
152 Jean-Marie BROHM, Michel FIELD, *Jeunesse et révolution.*
153 Comité Sahel, *Qui se nourrit de la famine en Afrique ?*
154 *Tankonalasanté.*
155 Victor SERGE, *Littérature et révolution.*
156 Fédération C.F.D.T. des P.T.T., *Des « idiots » par milliers.*
157 MLAC - Rouen Centre, *Vivre autrement dès maintenant.*
158 Pierre SALAMA, *Sur la valeur.*
159 Marcel MARTINET, *Culture prolétarienne.*
160 Friedrich ENGELS, Karl MARX, *Utopisme et communauté de l'avenir.*
161 Friedrich ENGELS, Karl MARX, *Les utopistes.*
162 Pierre JALÉE, *Le projet socialiste. Une approche marxiste.*
163 Léon TROTSKY, *1917.*
164 Jean CHESNEAUX, *Du passé, faisons table rase ?*
165 Yves LACOSTE, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre.*
166 Jacques VALIER, *Le P. C. F. et le capitalisme monopoliste d'Etat.*
167 Emile COPFERMANN, *En état de marche vers un théâtre différent.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 1976
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
CORBIÈRE ET JUGAIN A ALENÇON (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1976.
PREMIER TIRAGE : 10 000 EXEMPLAIRES
ISBN 2-7071-0812-X